



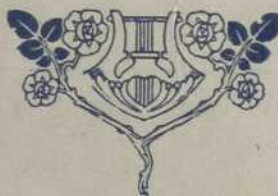
REPRESENTE POUR  
LA PREMIERE FOIS  
A MONTREAL, LE 26  
OCTOBRE 1903, AU  
THEATRE NATIONAL  
FRANCAIS

JOS. MONTFERRAND  
*D'après une vieille lithographie de l'époque*

# Montferrand

*Drame canadien, en 4 actes et 9 tableaux*

de LOUIS GUYON

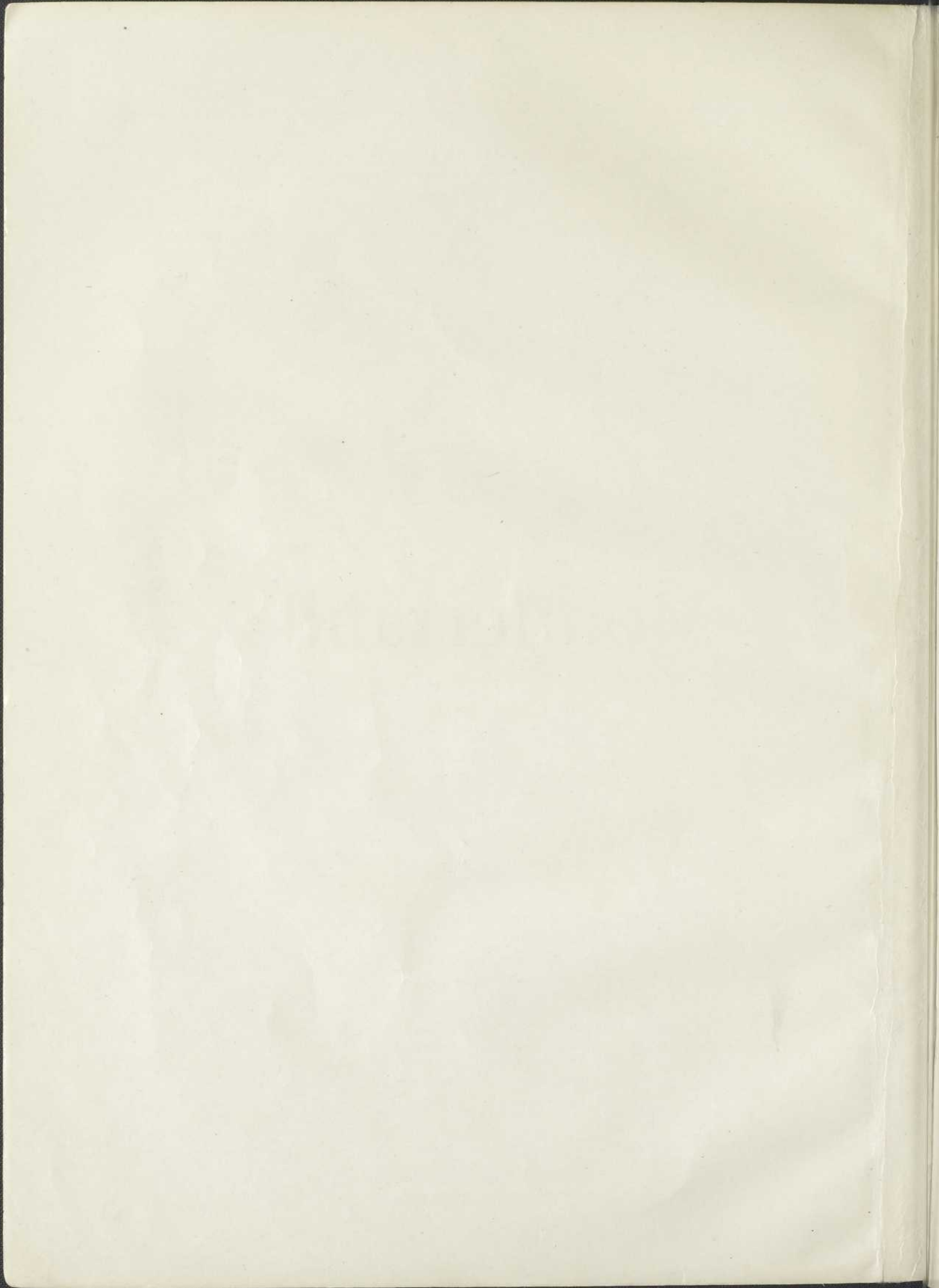


ENREGISTRE A OTTAWA, 1923

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET DE REPRESENTATION  
RESERVES POUR TOUS PAYS







# Montferrand

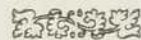
*Drame canadien en 4 actes et 9 tableaux*

de LOUIS GUYON

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE



PAUL CAZENEUVE  
Créateur du rôle de Montferrand



## DISTRIBUTION

A L'ÉPOQUE DE LA CRÉATION, LE 26 OCTOBRE 1903  
AU THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS, MONTREAL

MONTFERRAND, <i>guide et voyageur canadien</i> .....	P. Cazeneuve.
ANDRE JASMIN, <i>agent de police canadien</i> .....	J. Guiraud.
JAVILLON, <i>agent de la centrale de Paris</i> .....	J. P. Filion.
GASPARD DE FARGIS, <i>évadé de Cayenne</i> .....	L. Petitjean.
MAURAS dit LE BORGNE, <i>son associé</i> .....	R. Harmant.
ANTOINE LANDREVILLE, <i>marchand de bois, canadien</i> .....	L. Soulier.
LUCIEN LEBRUN, <i>commis de Landreville</i> .....	C. Leurs.
PHILIAS PATRY .....	W. Villeraie.
SINAI CREVIER .....	J. Tougas.
PITRO LAFRAMBOISE } Voyageurs, hommes de chantier.....	J. Godeau.
COQ TRUDEL .....	R. Chapdelaine.
JACK McCALLUM, <i>bowé écossais</i> .....	J. Savard.
ANTHIME, <i>fermier</i> .....	Elzéar Hamel.
SANDY DUBOIS, <i>hôtelier</i> .....	O. St-Georges.
PERE BORDIER, <i>pharmacien français</i> .....	J. Tougas.
JEAN, <i>domestique</i> .....	Jane Bertin.
LUCILLE BORDIER, <i>orpheline française</i> .....	M. Audiot.
REINE LANDREVILLE, <i>filie d'Antoine</i> .....	B. de la Sablonnière.
MADAME LANDREVILLE.....	C. Nozière.
MADAME MONTFERRAND .....	Mme de la Barre.
AGLAE, <i>femme d'Anthime</i> .....	E. Verteuil.
ROSETTE, <i>servante chez Landreville</i> .....	

Voyageurs, hommes de chantier, constables, soldats, etc.

LE DRAME SE PASSE EN 1838, A MONTREAL

# MONTFERRAND



## PERSONNAGES

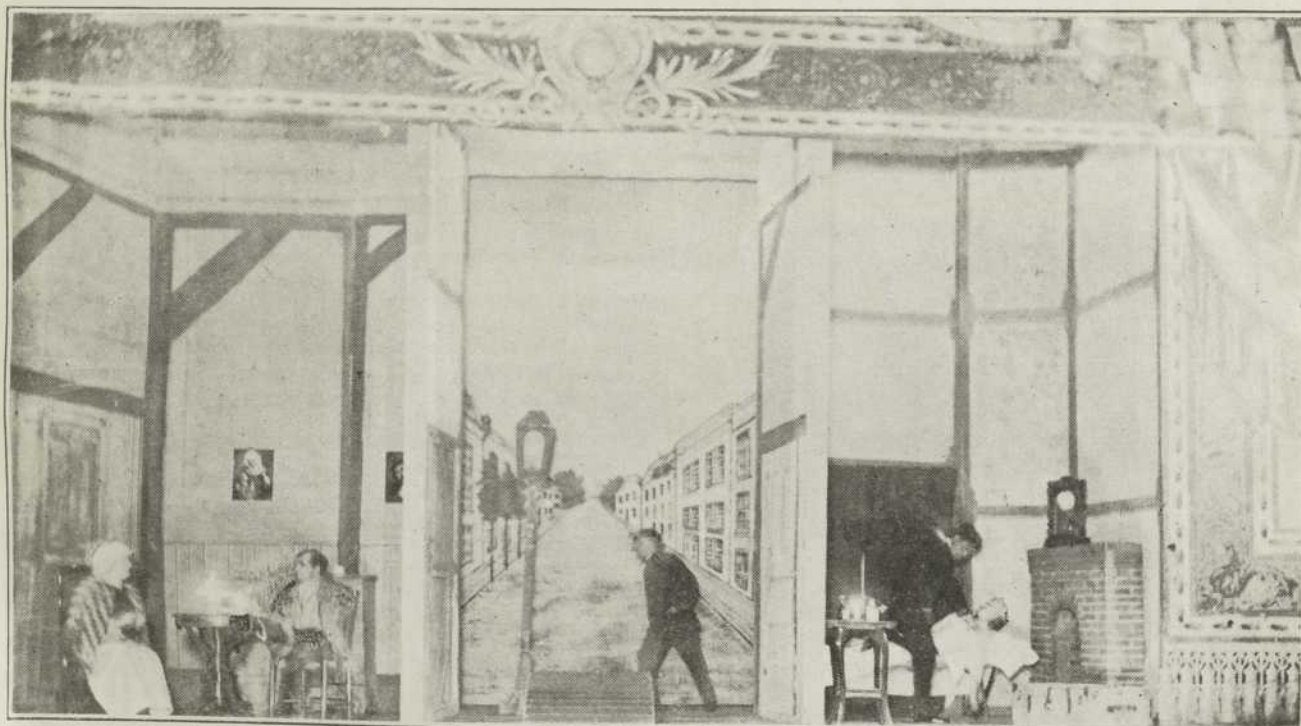
MONTFERRAND .....	Voyageur canadien.	JACK McCALLUM .....	Boulé écossais.
ANDRE JASMIN .....	Sergent de police.	ANTHIME .....	Fermier.
JAVILLON .....	Agent de la centrale de Paris.	SANDY DUBOIS .....	Hôtelier.
GASPARD DE FARGIS .....	Évadé de Cayenne.	PERE BORDIER .....	Herboriste français.
MAURAS dit LE BORGNE .....	Son associé.	JEAN .....	Domestique.
ANTOINE LANDREVILLE .....	Marchand de bois.	LUCILLE BORDIER .....	Jeune orpheline française.
LUCIEN LEBRUN .....	Commis.	REINE LANDREVILLE .....	Fille d'Antoine.
PHILIAS PATRY .....		MADAME LANDREVILLE .....	Femme d'Antoine.
SINAI CREVIER .....	} Voyageurs, Hommes de chantier.	MADAME MONTFERRAND .....	Mère de Montferrand.
PITRO LAFRAMBOISE .....		ROSETTE .....	Femme d'Anthime. Servante chez Landreville.
COQ TRUDEL .....			

Voyageurs, hommes de chantier, constables, soldats, etc.

## DETAIL DES ACTES

1er Acte .....	A Montréal, rue des Allemands.
2ème Acte .....	Chez Landreville.
3ème Acte .....	Hôtel Bytown, Place Jacques-Cartier.
4ème Acte .....	{ Château McTavish, au pied de la montagne. Chantier à la chute du Sourd.

LE DRAME SE PASSE EN 1838, A MONTREAL.



Montferrand

Le Borgne

Gaspard

LE MEURTRE (Scène du 1er acte)

## ACTE PREMIER

*La scène est coupée en deux par une rue qui se prolonge en perspective dans le fond, en montant, formant ainsi deux façades, l'une vis-à-vis de l'autre, ouvertes de chaque côté. A droite, une chambre pauvrement meublée: un lit, une petite table sur laquelle il y a des bouteilles de remèdes, une pendule; dans un coin, une table, quelques chaises, une bougie sur un guéridon. Une porte donne accès à la pièce..... A gauche, intérieur mieux meublé: table ronde, chaises, tapis, jolie lampe sur la table. Au lever du rideau, Mme Montferrand, assise dans une berceuse, lit le journal. Bordier, en robe de chambre, est couché sur le lit dans l'autre pièce.*

## SCENE PREMIERE

Mme MONTFERRAND (*lisant*).—“Assaut meurtrier. Hier, à 10 heures du soir, M. St-Charles, voiturier bien connu, a été assailli au coin de la rue des Allemands, par des voleurs qui lui ont enlevé son porte-monnaie, sans l'arrivée de l'agent Jasmin il y aurait sans doute eu un crime.” Le pauvre homme!... Encore une bonne note pour Jasmin!... (*lisant*).—M. Landreville, le marchand de bois bien connu, fera chantier sur la Lièvre. Jos. Montferrand est chargé de conduire les travaux. Il engagera ses hommes demain matin.” Ainsi, Joseph va partir. Mon Dieu!... que la maison va me sembler grande!... (*lisant*).—“Le navire le Pélican venant de Brest arrivera ce soir. Il y a à son bord plusieurs passagers pour Montreal.” (*se levant*) Tiens, mais c'est le bateau sur lequel la nièce de M. Bordier a pris passage... Allons lui annoncer cette bonne nouvelle..... (*elle traverse la scène et va frapper chez M. Bordier*) M. Bordier! M. Bordier!

BORDIER.—Entrez.....

## SCENE II.

(*Mme Montferrand entre, son journal à la main*).—Bonsoir, Monsieur.....

BORDIER.—Ah! c'est vous, Mme Montferrand?..

Mme MONTFERRAND.—Excusez-moi, M. Bordier, je viens d'apprendre une nouvelle qui va vous faire plaisir. C'est bien sur le Pélican que votre nièce arrive? n'est-ce pas?..

BORDIER.—Oui, oui...

Mme MONTFERRAND.—Eh! bien, elle sera ici ce soir...

BORDIER.—Ah! merci, mon Dieu! Je pourrai donc l'embrasser avant de mourir! C'est que je suis plus faible aujourd'hui. J'ai eu comme de bien mauvais moments.... Comme un pressentiment funeste qui me glace... Cette nouvelle me fera plus de bien que toutes ces drogues...

Mme MONTFERRAND.—C'est ça! Prenez courage! Vous verrez comme c'est doux d'être soigné par quelqu'un qu'on aime. Elle va tant vous dorloter que vous allez revenir



J. R. TREMBLAY (Montferrand)

à vue d'oeil. (*Bordier secoue la tête*). Allons, je rentre, car j'attends mon fils d'un moment à l'autre. (*Elle allume la bougie sur la table*). Ne vous gênez pas, si vous avez besoin de nous..... Là, reposez-vous bien.....

BORDIER.—Ah! vous avez un excellent coeur, Madame. Je n'oublierai jamais les services que vous m'avez rendus...

Mme MONTFERRAND.—Ne parlons pas de cela. A tantôt, M. Bordier. (*Elle entre chez elle*). Pauvre vieux! être si riche et se condamner à vivre si pauvrement!... (*Le jour baisse; elle allume sa lampe. Un luminaire de réverbères paraît dans le fond, allume la lampe, sort à gauche.*)

## SCENE III.

(*Jos. Montferrand par la droite, fredonnant une chanson du temps, entre chez lui*).

Mme MONTFERRAND.—Enfin, te voilà! Je commençais à être inquiète.

JOS. (*l'embrassant*).—Bonsoir, la mère. Toujours inquiète? Mais pourquoi donc?..

Mme MONTFERRAND.—Dame! Il y a tant de malfaiteurs. (*Elle le débarrasse de son paletot*).

JOS.—Et les deux bras que j'ai pour me défendre, qu'en faites-vous?... Et lorsque ça devient trop chaud, vous savez... N'ai-je pas toujours une bonne paire de jambes, hein!..

Mme MONTFERRAND (*riant*).—Oui, oui, je connais ça. Les Montferrand ne sont jamais blessés dans le dos. Pas chicaniers, mais une fois décidés, c'est la poudre... Tu es bien le fils de ton père, va! Assieds-toi. Tu n'as pas soupé?..

JOS.—Si! chez M. Landreville. On m'a retenu bien malgré moi, va. Tu me vois à la table avec des avocats, des jolies demoiselles. Ah! j'ai dû le scandaliser. Vous savez, au chantier, on prend l'habitude de manger avec son couteau, tout sur le pouce... La petite Reine m'a entraîné au salon. Il a fallu raconter des histoires de chantier, chanter des chansons de voyageurs, que sais-je... (*Il s'assied et allume sa pipe. Mme Montferrand se berce en tricotant*).

Mme MONTFERRAND.—As-tu arrangé tes affaires?..

JOS.—Tout est signé. Je monte là-haut à la Toussaint. Landreville a acheté des coupes de bois sur la rivière le Lièvre. Vous ne savez pas (*riant*). Le gros McCallum, le Boulé Ecosais, est ici, et il doit se rendre à la place Jacques-Cartier pour essayer d'embaucher mes hommes... Nous allons bien rire, et il pourrait y avoir une sarabande chez Dubois...

Mme MONTFERRAND.—Tu seras prudent, Jos. Tu sais que ça ne les gêne pas, les chaîneurs? C'est leur métier de faire des coups de sournois avec des garçettes. Tu sais, je t'ai fait bénir un beau seapulaire neuf...

JOS.—Mais vous voulez donc me charger. C'est le troisième que vous m'avez passé au cou cette saison.

Mme MONTFERRAND.—Mais c'en est que mieux. Et puis, tu sais ce que tu m'as promis...

JOS.—Soyez donc tranquille! Ma parole est donnée. Je descendrai à Bytown pour Pâques. Là, êtes-vous contente?.. (*Jos. prend des papiers qu'il examine*).

Mme MONTFERRAND.—Mais dis-moi donc, le jeune Lebrun est-il auprès de sa belle?..

JOS.—Non, les choses vont très mal pour Lucien. Il a un rival, un jeune Français ou Italien, je ne sais pas. On me l'a présenté. C'est un garçon très riche, dit-on. Le père Landreville l'entoure et la mère en raffole...

Mme MONTFERRAND.—Et Reine?..

JOS.—Mystère! Mais vous pouvez être certaine que les tribulations vont commencer. Ah! nom d'un batte-feu! On

est bien garçon! surtout quand on a comme moi, une bonne vieille grondeuse qui me tricote de beaux chaussons et qui, à force de prier, finira par m'obtenir une place spéciale au paradis... (*riant*). Allons! il faut que je m'occupe de mes comptes... (*il écrit*).

Mme MONTFERRAND.—C'est bien. Je vais préparer ta chambre en attendant... (*elle sort à gauche*).

## SCENE IV.

*Gaspard et le Borgne par le fond à gauche. Ils examinent la place.*

GASPARD (*regardant le réverbère*).—Allons, le Borgne, prête-moi ton dos que je souffle ce quinquet compromettant. (*Il monte sur le Borgne et éteint la lampe*). L'oncle riche a toujours été pauvre d'affection pour moi. On ne sait jamais ce qui peut arriver...

LE BORGNE.—Fichu quartier pour un Crésus! Il vit donc en pleutre, ce vieux potard d'oncle! Toujours du pain sur la planche, ces oncles d'Amérique!

GASPARD.—Le père Bordier est un original. Ecoute: Petit pharmacien à Brest, il disparut un beau jour sans en parler à personne. Il paraît qu'il y a des plantes dans ce pays qui se vendent très cher en Europe... Eh! bien, mon oncle Bordier, une boîte sur l'épaule, muni d'une carte du pays et d'un petit couteau, s'est ramassé en vingt ans la jolie somme de cent mille piastres, à ramasser des racines de Ginseng.

LE BORGNE.—Et dire qu'il y a des gens chez nous qui cultivent des pissenlits! Oh! la! la! cinq cent mille balles!...

GASPARD.—Il a su que j'avais été envoyé à Cayenne et il voudra sans doute donner toute sa fortune à l'une de ses nièces...

LE BORGNE.—Alors, il faut faire comme dans les pièces du boulevard: épouser l'héritière...

GASPARD.—Retourner là-bas afin qu'on me repige! Aller finir mes jours à Toulon, cette fois! Tu n'as pas d'esprit. Que me faut-il pour me remettre sur pied?... Quelques milliers de piastres. L'héritière n'est-elle pas toute trouvée? J'entre dans la famille du riche marchand de bois Landreville, Je deviens son associé et son gendre en épousant ce bouton de rose canadien...

LE BORGNE.—Landreville et compagnie?... Chouette alors. Et le père le Borgne, qu'en faites-vous, Monseigneur!...

GASPARD.—Mauras, dit le Borgne, picpocket à Londres, escarpe à Paris, batteur d'estrades au Mexique, remerciera son petit Gaspard de l'avoir conduit au Canada... L'argent de cet avare ne doit pas être autre part que là (*à part*) Et malheur à lui s'il refuse. Allons, à l'oeuvre! aie l'oeil ouvert. Pour la rousse un coup de sifflet... Tu as la pince?...

LE BORGNE (*à lui remettant*).—Voilà.

GASPARD.—Tu sais, pas de bruit, pas d'arme à feu. Il n'y a que l'acier qui serve fidèlement dans notre métier...

LE BORGNE (*montrant son poignard*).—Le surin?... Compris.

## SCENE V.

*Gaspard flaire à porte avec précaution, tourne la poignée et entre sur le bout du pied. Il s'arrête, aperçoit Bordier, prend la bougie et l'approche de la figure de Bordier...*

BORDIER (*s'éveille en sursaut*).—Gaspard.

GASPARD.—En personne, mon oncle. Retour de Cayenne. Que voulez-vous?... Il faisait trop chaud dans ce pays... J'aime bien le climat du Canada, moi. (*il pose la bougie sur la table*).

BORDIER (*se soulevant*).—Toi! toi, ici, va-t-en, misérable! déshonneur et désespoir de notre ramille!...

GASPARD.—Comment, vous ne me donnez pas la main, moi, votre unique neveu?...

BORDIER.—Arrière! tes mains sont rouges du sang de ton semblable. Ah! je sais tout! Tu me fais horreur!...

GASPARD.—Oui, je sais, ma soeur Lucile s'est chargée de vous tenir au courant. Elle craignait de partager votre fortune avec moi. Mort de ma vie (*il va fermer la porte à clef*). Eh bien, oui, j'ai débarrassé la terre d'un vilain capitaine de dragons qui m'avait pris ma maîtresse et qui me tyrannisait... Oui, c'est vrai. J'ai vu de bien près le couperet de la guillotine... j'ai subi les horreurs des pontons et la fièvre de ce pays maudit. Vous voyez que les Bordier ont la vie dure. Vous ne serez pas plus inflexible que les juges qui m'ont commué ma peine, n'est-ce pas?... Voulez-vous m'aider à redevenir

un honnête homme? Il me faudrait quelques milliers de piastres au plus.....

BORDIER.—Non, non, je ne dépouillerai pas ma nièce pour un assassin, va-t-en, te dis-je.....

GASPARD.—Mais regardez-moi donc!... Je suis jeune, plein de vie et je puis tout racheter; tandis que vous êtes vieux, sur le bord de la tombe. Part égale avec Lucile. Voyons, il le faut.....

BORDIER.—Tu viens m'assassiner! Je lis le meurtre dans tes yeux. (*Il essaie de se lever*). A moi, au secours!...

GASPARD (*bondit sur lui, le saisit à la gorge et le maintient*).—Meurs donc, misérable coeur de pierre.

## SCENE VI.

JOS.—Tiens, on dirait quelqu'un qui appelle.

Mme MONTFERRAND (*paraissant*).—Tu as entendu?...

JOS.—Mais oui, allons voir ce qui se passe.

Mme MONTFERRAND.—Ne sors pas, Jos. Il y a peut-être des meurtriers de cachés.

JOS. (*ouvrant la porte*).—Bah! allons voir ça. Ne t'inquiète pas. (*Il sort*). Tiens, le réverbère du coin est éteint. C'est drôle. (*Le Borgne se sauve à droite*) [*Cris dans la coulisse*] Hip, hip, hurrah... (*Chant*) We won't go home till morning.] Ça doit être des soldats de Sa Majesté qui auraient pris trop de Molson. Et l'homme de police de la rue des Allemands veille toujours en rêvant à ses amours. C'est ce que j'ai de mieux à faire moi-même, allons nous coucher. (*Il entre*). Ce sont des pochards... (*Pendant que Jos parle, la scène suivante se passe chez Bordier, Gaspard roue Bordier, fouille le lit, lui jette une couverture sur la tête, crochète la malle, retire des habits et un sac de toile*).

GASPARD.—Joli, le magot, par Pluton! Voyons, pas de papiers?... (*il cherche*). Rien. Ah! la pendule. (*Il l'ouvre, sort quelques papiers blancs, en laisse tomber une feuille, met les autres dans sa poche... Le Borgne paraît dans le fond... La pendule marque dix heures; il renvoie les aiguilles à 7 heures moins cinq*). Ne négligeons rien. J'ai été chez M. Landreville à 7 heures... Voilà un alibi... (*coup de sifflet par le Borgne*). Le signal! la rousse! (*il éteint la bougie, renverse la pendule, rejoint le Borgne*).

LE BORGNE (*montrant la droite*).—Il m'a semblé voir reluire les boutons jaunes d'un sergot. Allons!... (*Ils sortent en courant*).

## SCENE VII.

LUCILLE en costume de voyage, JASMIN en uniforme.  
*Par la droite.*

LUCILLE.—Vous êtes bien certain, n'est-ce pas, M. Bordier, pharmacien retiré?...

JASMIN.—Oui, Mademoiselle. Les Français ne sont pas



Mme NOGGI (Lucille)

bien nombreux à Montréal... Je connais M. Bordier, votre oncle, depuis longtemps...

LUCILLE (*cherchant*).—C'est qu'il fait noir??? Tenez, c'est à cette porte... [*Bruit de pas, cris*] Hip! hip! We won't go home till morning.....]

## SCENE VIII.

Quatre soldats se tenant bras dessus bras dessous font irruption en trébuchant.

1er SOLDAT.—What! Une policeman canadien...

2ème SOLDAT.—Et une jolie fille (*il essaie de saisir Lucille*.)

JASMIN.—Passez votre chemin ou je vous arrête...

LUCILLE.—Oh! Monsieur, je meurs de frayeur!...

JASMIN.—Ne craignez rien, Mademoiselle...

1er SOLDAT.—Down with the Frenchman. Give it to him...

(*Jasmin siffle, il repousse un des soldats qui trébuchent, un soldat ôte son ceinturon et en donne un coup à Jasmin par derrière. Jasmin tombe.*)

LUCILLE.—Arrêtez! Vous portez un uniforme et vous agissez comme des bandits. Honte à vous! L'honneur ne commande donc pas de respecter les femmes?... Arrière! ne me touchez pas...

## SCENE IX.

JOS. (*ouvre la porte*).—Eclairiez-moi donc, la mère... (*Mme Montferrand apporte la lampe et Jos. aperçoit les soldats*). Sacrée bande de moyeux, allez-vous bien lâcher cette créature! (*Il s'éance, saisit le premier et le fait pivoter sur lui-même, frappe l'autre et le fait rouler, attrape le troisième par les épaules et le pousse dans le tas; le quatrième soldat tient son ceinturon et essaie de frapper Jos., qui lui saisit le bras et lui attire la tête, le frappant à la figure. Le soldat va retomber sur ses camarades.*) Bande d'enfants de quatre sous! Ah! ça me connaît, le ceinturon. Arrivez donc, les bas de soie! (*il prend une pose de pugiliste*).

1er SOLDAT.—Run, boys. It's Montferrand!...

TOUS.—Montferrand, Montferrand!

MONTFERRAND.—Eh, bien! oui, c'est Montferrand. En v'là-t-il des histoires! Sacré commerce. (*Dans la coulisse*). N'oubliez pas mon adresse: Rue des Allemands. Consultations gratuites, le jour comme la nuit.

LUCILLE.—Oh! monsieur, vous me sauvez la vie!...

Mme MONTFERRAND.—Viens t'en donc, Jos., vas-tu t'amuser à ces ruffiens-là?...

JOS.—C'est fini. Rassurez-vous, Mademoiselle. Ces soldats sont ivres. (*Il relève Jasmin*). Mais, je ne me trompe pas. C'est Jasmin de la Station Centrale. (*Jasmin, ouvrant les yeux*.)

JASMIN.—Tiens, c'est toi, Montferrand?...

JOS.—Pas trop de mal?...

JASMIN.—Etourdi seulement. (*Se passant la main sur la tête*). Un coup de boucle de ceinturon. Ah! les bandits, ils me le paieront. (*Il se relève*.)

JOS.—Sois tranquille! Il y en a un qui ne te doit plus rien. Il a dû avaler toutes ses dents. Mais entrez chez nous. Nous allons examiner le dommage.

Mme MONTFERRAND.—On ne vous a pas fait de mal?... (*Elle prend Lucille par le bras*) Comme vous tremblez, ma pauvre enfant...

LUCILLE.—Ce ne sera rien, Madame, de la frayeur, voilà tout. C'est Monsieur qui a reçu les coups en me protégeant.

JASMIN.—N'en parlez pas, Mademoiselle. La police a une mission à remplir: défendre la société. J'aurais souhaité être plus heureux; voilà tout. Mademoiselle Bordier arrive de France. Je la conduisais justement chez son oncle quand nous avons été assaillis. Elle va maintenant avoir une triste opinion de Montréal...

Mme MONTFERRAND.—Comment, c'est la nièce de M. Bordier! Mais venez donc, ma chère enfant. M. Bordier est notre voisin. Venez, il vous attend. (*Elle va frapper à la porte de Bordier*). M. Bordier! M. Bordier! C'est singulier, on ne répond pas. (*Jasmin prend la lampe, pénètre dans la pièce et reste surpris. Il examine le lit, enlève la couverture et touche Bordier*).

JASMIN.—Mort! il y a eu un crime ici. (*Lucille, Jos., sont restés à l'entrée*). N'entrez pas. Ah! Mademoiselle, je crains un malheur! Soyez forte!...

LUCILLE.—Que dites-vous?... Ah! mon Dieu! mon pauvre oncle! Trop tard! Je suis arrivée trop tard! c'est fini! (*Elle se jette sur Bordier*.)

JASMIN (*se découvre, bas à Mme Montferrand*). Vite, chargez-vous de cette jeune fille. Il y a eu un crime ici.

Mme MONTFERRAND.—Venez, ma pauvre enfant. Ne restez pas là. Cela vous tuerait après les émotions de tout-à-l'heure. (*Elle la conduit chez elle*.)

LUCILLE (*sanglotant*).—Oh! c'est trop d'épreuves! Mort! Que vais-je devenir maintenant? (*Elles entrent chez Montferrand et disparaissent dans le fond. Coup de sifflet dans la coulisse*).

JASMIN.—Bon! Voilà nos hommes!...

## SCENE X.

Javillon, un homme de police, entre en courant.

JASMIN.—C'est vous, Père Javillon?... Quelle chance! Voilà qui me console du coup que je viens de recevoir...

JAVILLON.—Des soldats, n'est-ce pas?...

JASMIN.—Oui...

JAVILLON.—Coffrés. C'est vous qui les avez accommodés comme ça?...

JASMIN.—Non, c'est M. Montferrand que j'ai l'honneur de vous présenter, M. Javillon, le nouvel agent de la Station Centrale.

JAVILLON.—Le destec-tif, saprelotte! Quelle langue que l'anglais! Je n'y arriverai jamais... Joli coup de poing. (*Touchant Montferrand*). Quels biceps. Vous connaissez la boxe, vous, ça se voit...

JOS.—Oh! en amateur seulement.

JAVILLON.—Que se passe-t-il ici?

JASMIN.—On a assassiné le père Bordier. Du moins, je m'en doute...

JAVILLON.—Hum! hum! des doutes! des doutes! Mais il n'en faut pas dans notre métier. Tout s'explique, tout se comprend. C'est une question de patience et de ténacité. Allons, à l'oeuvre! Où en êtes-vous?...

JASMIN.—Je viens justement de découvrir le crime. (*Il court. Javillon s'assied, tire un calepin, met une grosse paire de lunettes, prend une prise de tabac*.)

JAVILLON.—Allez, Jasmin, ne vous pressez pas trop. (*A Jos.*) Vous ne connaissez pas cela, la chasse à l'homme? C'est très intéressant. Vous allez voir, M. Jasmin va nous donner sa théorie sur l'affaire. Voyons, comment cela s'est-il passé?...

JASMIN (*examinant Bordier*).—L'homme a été étranglé; il n'a résisté que bien faiblement. Je constate une petite blessure au cou.

JAVILLON.—Il n'a pas résisté, dites-vous?...

JASMIN.—Bordier était âgé et malade. Voyez ces remèdes... Qui sait?... D'ailleurs, il a pu être surpris durant son sommeil...

JAVILLON.—C'est juste...

JASMIN (*examinant la malle ouverte*).—La serrure est brisée. Le meurtrier devait être pressé, car il a négligé des objets de valeur...

JAVILLON.—Pourquoi dites-vous "le meurtrier"?...

JASMIN.—Je crois que le meurtrier a dû travailler seul. Le réverbère du coin était éteint et je présume que le complice faisait le guet...

JOS.—C'est vrai, lorsque je suis entré la lampe du coin brûlait.

JAVILLON (*prenant une prise*).—Très-bien, très-bien. C'est assez plausible.

JASMIN.—Le cadavre est presque rigide. L'assassin en fouillant partout, a renversé l'horloge qui marque sept heures moins cinq. Pour moi, c'est un vulgaire assassinat pour vol. L'assassin a été dérangé ou il a trouvé dans cette malle le magot qu'il cherchait. (*Il ramasse la feuille de papier et la regarde*). Une feuille blanche!... Le menu est maigre, n'est-ce pas, père Javillon?...

JAVILLON.—Et vos déductions s'arrêtent là?... Allons, c'est à recommencer. Le père Javillon va mettre sa vieille tête

d'Auvergnat avec celle de son élève du Canada, et du diable s'il ne sort pas quelque chose... *(Il sort une loupe de sa poche et examine le papier. Il remet le papier sur la table, se frotte les mains ensemble et prend une prise. A Jasmin).* Montrez-moi votre talon...

JASMIN *(ahuri)*.—Vous montrer?...

JAVILLON.—Oui, oui. *(Javillon lui soulève le pied et regarde.)* Ça va bien. *(A Montferrand).* Et vous?...

JASMIN.—Montferrand n'est pas entré.

JAVILLON.—Laissez-moi faire. *(Il regarde le talon de Montferrand.)*

JASMIN.—Ah! ça, me direz-vous?...

JAVILLON.—Messieurs, le meurtrier nous a laissé, non pas sa carte mais celle de son cordonnier. Voyons plutôt l'empreinte du talon, là. Comptez cinq petits clous, chaussure très élégante, une chaussure de prix. Ah! mon gaillard, c'est par les pieds qu'on commence, et c'est par le cou qu'on finit. *(Faisant le geste de couper la tête... Il examine Bordier.)* Oui, la victime a une blessure faite par la chaton d'une bague. Le matelas n'a pas été touché. *(Il s'arrête à la pendule).* La bougie brûlait lorsque vous êtes entrés?...

JASMIN.—Tout était noir...

JAVILLON.—La pendule marque sept heures moins cinq. Oh! oh! ce n'est pas un amateur. Ah! on voulait gagner du temps... Le truc de la pendule!... Mais on ne monte pas des bateaux comme cela au père Javillon!... *(il met la pendule sur la table).* Cette pendule marque sept heures, n'est-ce pas? Eh bien, écoutez?... *(il fait sonner la pendule qui frappe dix coups et il la fait sonner de nouveau; la pendule indique onze heures).*

JOS.—Tord-fiche! Qui est-ce qui aurait pensé à cela?...

JAVILLON.—Le monsieur s'était fait cadeau d'un petit alibi, voilà tout. *(A Jasmin).* Voyons, ne vous désolés pas, sacrebleu... Vous n'allez pas mal pour un jeune. Il ne vous

manque que la pratique. Vous irez plus loin que moi, je vous dis...

JASMIN.—Vous êtes notre maître à tous, et je ne suis qu'un blanc-bec...

JAVILLON.—Faites le rapport. Je vais notifier le coroner et me mettre en campagne. Bien entendu, c'est votre cause. Javillon, ni vu, ni connu, puisque vous m'enseignes l'anglais comme un professeur, je vous donnerai quelques leçons dans l'art de prendre des criminels. *(I lui donne 'a main).* A bientôt. *(Il sort par le fond).*

JOS.—Eh bien! ça parle au diable. Je ne voudrais pas être dans les bottes de celui qui a marqué ce papier, ah, non!...

JASMIN.—Nous te ferons appeler à l'enquête...

JOS.—Comptez sur moi si je puis vous être utile contre le scélérat qui a fait le coup.

JASMIN.—Je connais ton bon coeur, Montferrand. Charge-toi de cette pauvre jeune fille pour quelques jours, d'ici à ce que nous ayons débrouillé l'affaire...

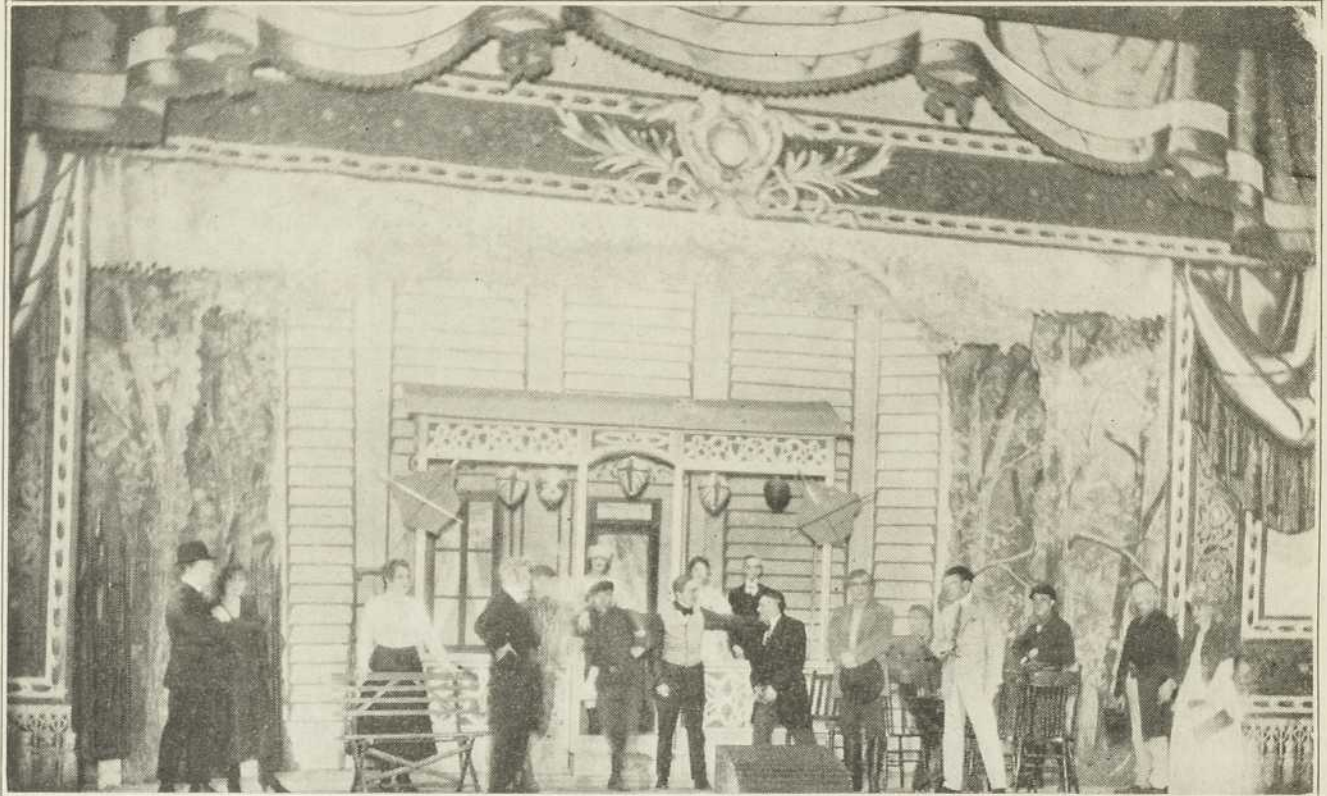
JOS.—Cette histoire! Elle restera chez nous tant qu'elle voudra... *(Jos. entre chez lui. Jasmin, regardant le papier de près, se place au-dessus de la lampe.)*

JASMIN.—C'est une bonne leçon. Ce vieux limier français a des trucs dans son sac. *(Il fait passer son papier au-dessus de la flamme. Surpris).* Diable, je n'ai pourtant pas la berlue. Ce papier se couvre de caractères écrits. Oui, c'est la chaleur de la flamme de cette lampe. *(Lisant):* "Testament... Dernières volontés de Henri Bordier. Sain de corps et d'esprit... lègue à Lucille Bordier... Fortune entière... Cent mille piastres... argent... valeurs... renfermées dans une cassette. En suivant les indications suivantes..... *(parlé).* Et c'est tout?... Ah! par exemple! *(réfléchissant).* Bon! j'y suis! L'autre partie du testament a été enlevée... N'importe! Ah! père Javillon! Tu as le premier cheval, mais je crois tenir le second..."

RIDEAU.



J. P. FILION (Javillon)



Jasmin, Lucille

Landreville

Javillon

Anthime, Aglaé

## L'ARRESTATION

## ACTE II

La scène représente la façade d'une jolie maison, avec fenêtres, grande porte au milieu, véranda, en avant, petit parterre, banc rustique, table, chaises, etc. La scène est fermée à gauche par une grille. La maison est pavoisée de drapeaux. De chaque côté de la porte de la maison, il y a des écussons suspendus avec panoplies, sabres, fleurets en croix, etc. Ça et là des lanternes chinoises allumées... Au lever du rideau, Lucien est monté sur un escabeau; il travaille à fixer une lanterne. Reine tient l'escabeau; Lucille, assise près d'une table, fait un bouquet.....

## SCENE PREMIERE

REINE (*secouant l'escabeau*).—Allons, dépêchez-vous. Vous n'en finirez jamais. Et les invités qui arrivent!...

LUCIEN (*se retournant*).—Eh! là! Mademoiselle! Vous voulez donc assister à la chute d'un ange auquel il ne manque que les ailes!...

REINE.—Écoutez, ce brave chevalier, Lucille. C'est le même qui ne cesse de me répéter qu'il se jetterait à l'eau, qu'il sauterait dans le feu pour moi...

LUCILLE.—Mais il en est bien capable, mignonne. La prudence n'exclut pas la valeur. Seulement, M. Lebrun n'a pas promis d'exécuter ses promesses du haut d'un perchoir, je m'imagine, et à la veille d'un bal surtout.

LUCIEN (*saluant*).—Merci, Mademoiselle Bordier. Savez-vous que je soupçonne fort que Mademoiselle Reine ne serait pas fâchée de me voir la clavieule endommagée afin de pouvoir valser toute la soirée avec le beau Français, de Fargis...

REINE.—Oh! le vilain jaloux. C'est qu'il valse à ravir, le beau Français, et plus galant... Et plus aimable que vous...

## SCENE II.

LES MEMES, Mme LANDREVILLE, *par le fond*.

Mme LANDREVILLE.—Allons, mes enfants! (*regardant*). L'effet est superbe, mais hâtez-vous, et surtout ne perdez pas votre temps à vous disputer.

REINE.—Quelle surprise pour papa...

LUCIEN (*descend de l'escabeau*).—La belle victoire que M. Landreville a remportée sur son concurrent, l'échevin La-treille, ne lui fera pas plus plaisir que cette fête improvisée.

REINE.—Et Lucille qui a préparé un compliment superbe... et le bouquet donc!...

Mme LANDREVILLE.—Mademoiselle Bordier est un trésor. (*A Lucille*). Vous êtes moins triste, ma chère enfant. Oh! vous verrez que nous vous forcerons à aimer le Canada et les Canadiens.

LUCILLE.—C'est déjà fait, Madame. J'ai été frappée bien cruellement mais la Providence n'a pas voulu m'ôter tout espoir. Orpheline sans ressources, n'ai-je pas trouvé en vous l'appui et l'affection d'une mère? Vous avez été si bonne pour moi depuis ce crime épouvantable! Comment vous remercier!...

Mme LANDREVILLE.—En mettant de côté vos chagrins et en prenant part à notre joie.

## SCENE III.

LES MEMES, ROSETTE, puis JEAN, *par le fond*.

ROSETTE.—Madame, le nouveau domestique!...

Mme LANDREVILLE.—Bien! C'est vous qui avez été recommandé par M. le Curé de Saint-Jean?

JEAN.—Oui, Madame, depuis trente ans, je suis domesti-

que de confiance. Notre famille a toujours servi dans les Ordres.

ROSETTE (à part).—Un sacristain avec des cheveux roux, c'est un oiseau rare?...

Mme LANDREVILLE.—Vous êtes célibataire?...

JEAN.—Oui, Madame, voyez-vous, je suis dyspeptique, et je craindrais de tomber aux mains d'une mauvaise cuisinière...

ROSETTE.—Le mariage ne vous travaille pas? Eh! bien! tant mieux! vous ferez un joli vieux.

Mme LANDREVILLE.—Rosette!...

JEAN.—Non! Mamzelle, je n'ai qu'une passion: la pêche à la ligne, mais je vous prévient que je n'aime pas la danse du panier.

ROSETTE (à part).—La danse du panier? Qu'est-ce qu'il veut dire? Ne vous approchez pas trop près des rideaux, vous pourriez y mettre le feu avec cette tête.

## SCENE IV.

LUCILLE (regardant Lucien et Reine).—Comme ils sont heureux! (Soupirant). Allons! il me faut reprendre ma tâche... existence triste, sans affection et sans soleil, dépendante toujours... Oh! la tyrannie des maîtres, le dédain des insolents, et la commiseration fausse des hypocrites! Oh! les lâchetés des fils de famille à la recherche d'une conquête facile... Oui, chante bien dans le salon pour amuser les sots et distraire les indifférents... Tu ne pleureras que mieux dans ta chambre sous les toits!... Ah! pauvre institutrice, voilà ton sort! (Lisant un papier). Je lègue à Lucille Bordier, ma nièce, toute ma fortune... Hélas! héritière d'une fortune introuvable! (Jasmin paraît par la grille et vient se pencher au-dessus de Lucille). Comment pénétrer ce mystère?... Qui m'aidera à faire punir le misérable qui m'a rendue doublement orpheline?... (Chant à l'intérieur... Isabeau s'y promène...)

JASMIN.—Moi!...

## SCENE V.

LUCILLE (surprise, lui donnant la main).—Enfin, depuis trois jours qu'on ne vous a vu. Allons, asseyez-vous là, près de moi (il s'assied). Voyons, il y a du nouveau?...

JASMIN.—Est-ce à l'agent de police que vous faites cette question, ou à l'ami bien tendre et dévoué?...

LUCILLE.—A l'agent, sans doute, qui est très affairé et qui a bien hâte d'en finir avec son encombrante amie...

JASMIN.—Ne dites pas cela, Mademoiselle, vous ne le croyez pas... Eh! bien, voilà: L'affaire Bordier est toujours mystérieuse et reste impénétrable. Dans la langue des voleurs de France: "Ils ont brûlé le pégniot", ce qui signifie qu'ils ont effacé toutes les traces. Javillon, le célèbre agent, travaille de son côté, moi du mien. C'est un duel entre policiers où je serai sans doute écrasé...

LUCILLE.—Pourtant, c'est vous qui avez trouvé cette partie du testament de mon pauvre oncle. Croyez-vous que l'autre partie soit entre les mains de l'assassin?...

JASMIN.—Je le crois.

LUCILLE.—C'est-à-dire qu'il possède les indications nécessaires pour retrouver cette fortune... Mais alors?...

JASMIN.—Je vous conjure, Mademoiselle, ne me demandez pas de vous livrer un secret qu'un hasard providentiel m'a fait connaître... Ayez confiance. J'ai le ferme espoir de réussir... Tenez, je suis un égoïste, car je vous le confesse, je serais heureux de pouvoir retarder cette éventualité...

LUCILLE.—Mais pourquoi?... Grand Dieu!...

JASMIN.—Parce que le triomphe de l'agent de police sera ma perte...

LUCILLE.—Que dites-vous?...

JASMIN.—Oui, Mademoiselle, depuis un mois je tremble à chaque instant que cette fortune ne vienne se placer entre nous: entre l'humble policier et celle qui a fait naître en moi des sentiments si profonds, si durables que toute mon existence passée m'apparaît maintenant terne et vide. Oh! je le sais, tout me défend de parler ainsi à la riche héritière, mais à l'orpheline si cruellement éprouvée, j'offre ma vie... De grâce, Lucille, répondez-moi?...

LUCILLE.—Prenez garde! Je porte malheur à ceux qui m'aiment. Ma mère est morte en me donnant le jour, et cette fortune qui devait me permettre de sécher quelques larmes et

faire quelques heureux peut-être, a causé la perte du seul être au monde qui m'aimait. Mais votre vie n'a-t-elle pas été en péril dès notre première rencontre?... Je suis fatale, vous le voyez bien...

JASMIN (prenant sa main).—Oh! Lucille, je ne vois qu'une chose, c'est que vous ne me repoussez pas, que je puis vous aimer et vous défendre comme mon bien le plus cher. (On entend des voix).

LUCILLE.—Imprudent! Vous ne craignez donc pas?...

JASMIN.—Je vous adore!!! (baisant sa main).

## SCENE VI.

(Bruit d'une voiture. LES MEMES, ANTHIME, AGLAE, se disputent dans la coulisse à gauche. Anthime et Aglaé portant des sacs de voyage).

ANTHIME (parlant dans la coulisse).—Un petit monsieur? Trois quinze sous pour nous monter la rue des Allemands?... Va-t-en, rogne-poche de polisson...

AGLAE.—Laisse-le donc, Anthime. C'est un chétif gas. (Regardant les décors). Landreville fait des noces, j' compte ben.

## SCENE VII.

LES MEMES, puis Mme LANDREVILLE, REINE, LUCIEN, ROSETTE.

Mme LANDREVILLE.—Tiens! de la visite de l'île Bizard! Anthime et Aglaé! Comment avez-vous fait cela?...

ANTHIME.—Bonsoir, les gens de la ville. Puisque vous faites des noces, nous serons les survenants. On va s'embrasser. (Il l'embrasse et passe à Reine). Tiens! la petite Reine!

AGLAE (embrasse Mme Landreville. A Reine).—A-t-elle grandi! bouffre! elle est bonne à marier...

Mme LANDREVILLE.—Vous arrivez bien. Nous fêtons l'élection d'Antoine qui a été élu échevin...

ANTHIME.—C'est donc ça qu'on a passé en chemin: toute une procession qui monte la rue. (Rosette enlève les effets).

Mme LANDREVILLE.—M. Jasmin, Mlle Lucille, je vous présente M. et Mme Trépanier, des amis de la campagne. (Lucille et Jasmin saluent et remontent la scène).

AGLAE.—Eh! bien, oui, il y a trois jours qu'on es parti. J'arrive de pèlerinage, et Anthime est petit juré à l'audience...

ANTHIME.—Je ne suis pas fâché que ça soit fini. Pensez-y, renfermé depuis trois jours? C'est sarioux! Ben nourri, par exemple! Ah! sapré machine... de la saucisse à chaque repas. Ma fé de gué! on en a mangé de quoi ceinturer le grand marché. J'ai hâte de voir Antoine. (Reine et Lucien remontent la scène).

Mme LANDREVILLE.—Vos enfants sont bien?...

AGLAE.—Très bien, merci, Pierrieche, l'aîné, est revenu des Etats. Ça va mal par là. Il aide son père pour gréer le moulin...

ANTHIME.—Oui, j'ai vendu ma terre et je pars un moulin à scie. M'a dire comme l'autre: Le soleil luit pour tout le monde; les Canayens sont aussi fins que les Anglais. Sacré commerce, les terres donnent plus rien. Je compte sur Antoine, car il faut que j'achète des matériaux et une chaudière pour le moulin...

Mme LANDREVILLE.—C'est cela, vous faites bien...

AGLAE.—Vous t'ouvez?... Ah! tenez, j'ai une peur terrible qu'on fasse pas notre affaire. Anthime s' imagine que les poulets vont nous arriver tout rôtis. A l'entendre parler, tous les billots qui descendent de Bytown vont passer par ce moulin. Ah! ma chère dame, la terre, c'est encore ce qu'il y a de mieux, voyez-vous...

ANTHIME.—Bon! la v'là partie. C'est une Beandoin. On appelait son père "la tête de fer". Il portait la couette, des culottes à la bavaroise, et coupait son grain avec sa faucille pour ménager son javelier.

AGLAE.—Ne me fais pas parler, Anthime. Tu sais que je suis mal endurante quand on me pignoché. A cause que tu viens de l'île Perrot, la belle affaire. Mme Landreville connaît ça, l'île aux maringouins. Pas une famille sans qu'il y ait un fou ou une femme avec le goître. (Bruit de voix, musique jouant "la Canadienne").

Mme LANDREVILLE.—Tiens, voilà Antoine qui arrive. (Cris... "Vive M. Landreville! Vive M. Landreville!")

## SCENE VIII.

LES MEMES, LANDREVILLE, MONTFERRAND, SINAI, figurants, hommes du peuple avec des torches. Ils entrent par la grille... (Cris: un discours! Vive Landreville!)

LANDREVILLE (aidé de Jos., monte sur un banc, tous se groupent pour l'écouter).—Merci mes bons amis du faubourg Saint-Laurent. Grâce à la belle majorité que vous m'avez donnée, je vais pouvoir travailler à vos intérêts et à l'embellissement de notre beau quartier. (Cris: Vive Landreville!) Mon prédécesseur, l'échevin Latreille, vous avait donné des vilains trottoirs en croûtes de pruche; nous aurons de bons madiers en pin...

SINAI (interrompant).—Vous êtes tous pareils; toujours plus de pain que de viande. Payez-nous donc la traite pour commencer.

JOS. (prenant Sinai par les épaules).—Ecoute, Sinai, va-t-en chez vous. Il est assez tard pour les enfants... (Il le conduit à droite et lui donne une poussée).

LANDREVILLE.—Oui, messieurs, je vous promets de faire mettre mille pieds de boyaux neufs dans le corps des pompiers. (Cris: Vive Landreville!) Merci, mes bons amis, encore une fois, merci. (Retraite de la foule, musique jouant "En roulant, ma boule roulant...") Ah! mes amis. Que je suis content que les discours soient finis! Si Montferrand n'avait pas été là, les Irlandais m'auraient assommé. Si vous l'aviez vu vider le poll de la rue Craig!... (Il donne la main à tout le monde, embrasse Reine et Mme Landreville). Comment, Anthime et Aglaé! Il y a du sort! Là, vous me faites plaisir...

Mme LANDREVILLE.—Ce n'est pas tout... Il y a le bouquet... Allons, Reine!...

REINE (un papier à la main, Lucien, tenant le bouquet que Lucille lui a remis, s'approchent. Reine, lisant). Mon cher père... Aux sentiments de bonheur et de fierté bien légitimes que nous éprouvons après le triomphe éclatant qui vient de couronner vos efforts, veuillez permettre à votre fille d'être l'interprète de sentiments plus doux encore. C'est le cœur débordant de ten... de ten... dresse... (elle éclate en larmes et va se jeter au cou de Landreville... Scène d'attendrissement).

JOS. (s'essuyant les yeux avec son mouchoir).—Adieu, le compliment! Ah! voilà bien les femmes!... (Il va s'asseoir sur un banc et tire sa pipe. Tous entrent dans la maison, sauf Lucille, Jasmin et Anthime).

ANTHIME (à Montferrand).—Voulez-vous me donner la main?... Cré chien! ça me fait plaisir de vous rencontrer. Depuis si longtemps que j'entends parler de Montferrand! Batêche! j'aimerais recevoir une claque de vous. Entendez-vous!... Rien que pour dire que j'ai été frappé par Montferrand...

JOS. (riant).—C'est bon, Trépanier, mais commencez par aller retenir votre place à l'hôpital... Nous en reparlerons. (Anthime remonte la scène. Lucille vient s'asseoir à côté de Montferrand et Jasmin se p'ace derrière eux).



Mme CHAPDELAINÉ (Aglaé)

LUCILLE.—M. Montferrand est froissé, il n'aime pas les femmes qui pleurent...

JASMIN (gaiement).—Un voyageur qui n'aimerait pas les femmes, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de beau et de bon dans la vie! Ah! célibataire endurei. On a entendu parler de vos nombreuses conquêtes du côté de Bytown...

JOS. (riant).—N'en croyez rien, mademoiselle, Jasmin plaisante. Voyez-vous, les voyageurs aiment cette vie errante. Les grands bois nous attirent dans l'automne, mais aux premiers frissons du printemps nous voulons repartir. Nous sommes comme les billots que l'on pousse à la dérive, une fois dans le courant, plus de repos, qu'importe s'ils laissent un peu de leur écorce aux roches des grèves. Qu'importent les entailles cruelles; ils surnagent de l'abîme, saluent l'arc-en-ciel des caractères avant de plonger dans les grands remous. Les blancs flocons d'écume qu'ils laissent en arrière sont les panaches de victoire des billots vainqueurs des éléments...

LUCILLE (à Jasmin).—Voilà une idée originale...

JASMIN (à Lucille).—L'écorce est rude... Mais c'est du bois franc... (il rit).

JOS.—Oh... Il ne manque pas de braves cœurs sous les chemises rouges et bleues. Mais, voyez-vous, notre métier est bien triste et s'accorde mal à la vie à deux. Se marier, laisser sa femme pour s'enfoncer dans la forêt, vivre séparés. Ah! non, par exemple. J'attendrai...

LUCILLE.—Et comme le soldat qui sacrifie tout à sa carrière, vous attendez la retraite. Mais vous ne craignez donc pas les cheveux gris?...

JOS.—Non, car ce n'est pas toujours l'âge qui les donne, et je puis vous montrer une mèche qu'il a suffi d'une nuit pour blanchir. Voulez-vous savoir comment? C'est une histoire triste, je vous prévient...

LUCILLE.—Je vous en prie...

JOS.—Eh! bien, écoutez, et vous saurez pourquoi Montferrand est resté garçon. J'avais 22 ans et Marie St-Onge, la plus jolie fille sur la rivière Ottawa, m'avait donné sa parole. Elle demeurait à Grenville avec ses parents et son frère Louison faisait chantier avec moi... Nous étions comme les deux doigts de la main. Comme j'étais plus fort et plus connaissant dans le métier, Marie m'avait fait promettre de veiller sur son frère; mais le sort nous poursuivait, car en faisant la drave je fus obligé d'aller le chercher à la nage deux fois. C'est bon. Enfin, nous partons pour Montréal avec nos cages. Nous avions pour guide, cette année-là, Brissette le rouge, un sournois qui nous en voulait. Nous n'arrêterons pas au Long Sault, qu'il nous dit avec un saere, quand même le diable nous prêterait son anere... La tempête s'élève, nous étions dans les grands remous, quand, tout-à-coup un éclair, ayant la forme d'un anere, vint frapper la cage: c'était l'anere du bon Dieu qui nous elouait aux pierres près des gros bouillons du Long Sault. Les lunettes qui retenaient la cage cassent, et nous voilà à l'eau!... Les gens de la grève nous avaient aperçus, et Marie fit voeu d'entrer au couvent si l'un de nous était sauvé. Je fus seul à revenir, hélas! Accroché à un billot, et soutenant le corps de ce pauvre Louison durant toute la nuit. Je fus recueilli par Pitre Laframboise, au bas des rapides, j'avais vieilli de dix ans. (montrant sa tête).

LUCILLE.—Infortuné! et Marie?...

JOS.—Tint parole!... Elle est soeur grise... (se levant). Et Jos. Montferrand roule sa bosse aux quatre coins de la province. Il a bien vu des créatures en son temps, mais la place que Marie occupait là est restée vide... (durant ce temps l'orchestre dans la maison se fait entendre.)

## SCENE IX.

LES MEMES, REINE donnant le bras à GASPARD, LANDREVILLE et le BORGNE sortent de la maison en causant.

REINE.—Je vous avais promis une surprise; eh! bien, je tiens parole. Vous serez heureux; je n'en doute pas, de rencontrer ici une de vos compatriotes. (S'arrêtant). Mademoiselle Bordier, M. de Fargis dont vous m'avez entendu parler. (Lucille, qui causait avec Montferrand, se retourne, se lève vivement, chance le et s'appuie sur le dossier du banc. Saluant Fargis.)

GASPARD (surpris).—C'est une surprise bien agréable pour moi de rencontrer une compatriote. Me feriez-vous l'honneur d'un tour de valse?...

LUCILLE (*avec effort*.—Veuillez m'excuser, Monsieur, un deuil bien récent...

GASPARD.—Mille pardons, mademoiselle. J'aurais dû m'apercevoir par votre costume. (*Il salue et passe à gauche*).

REINE.—Pardón, chère Lucille, de vous avoir causé ce chagrin. Suis-je assez étourdie! C'est moi qui aurais dû prévenir M. de Fargis. (*Gaspard salue Montferrand qui le présente à Jasmin*).

LUCILLE (*regardant Fargis de côté*).—Lui! c'est lui!...

JOS.—Vous êtes pâle, Mademoiselle Bordier, et moi qui m'amuse à vous raconter des histoires de peur.

LUCILLE (*lui donnant la main*).—Vous êtes un noble cœur, et votre récit m'a profondément touchée...

JOS.—Si vous avez jamais besoin d'un ami, n'oubliez pas que Jos. Montferrand est toujours à votre service...

LUCILLE.—Merci... (*Jasmin s'avance*).—Donnez-moi votre bras. Je vais rentrer, l'air est froid...

JASMIN.—En effet, vous tremblez. C'est que vous n'êtes pas acclimatée aux changements de notre climat... (*Is sortent par le fond*).

LANDREVILLE.—Allons, messieurs, on ne danse plus?... On ne fume pas?... Le buffet vous fait donc peur? Allons, tenez-moi tête, sac à papier! On n'est pas élu échevin tous les jours. (*Il sonne sur un timbre*).

JEAN (*par le fond*).—Voilà, monsieur.

LANDREVILLE.—Servez-nous ici, mon garçon, du vin, des cigares, une bonne bouteille de rhum pour Montferrand qui se tourne les pouces. A quoi pense donc le boulé de Bytown?... (*Tous prennent place, Jean apporte des bouteilles et passe les cigares. Jasmin revient prendre place. En passant des cigares, Jean glisse un papier dans les mains de Jasmin.*)

JASMIN (*bas*).—Javillon!...

JEAN.—Silence, les hommes que nous cherchons sont ici... Vite, à la Centrale, et revenez avec trois bons hommes... Surveillez les issues. J'arrêterai le complice. Au coup de sifflet, vous garrotterez l'assassin.

JASMIN (*allant à Landreville*).—Monsieur Landreville, il me faut rentrer. Quoique très occupé, je tenais cependant à venir vous féliciter de votre belle victoire. Au plaisir de vous revoir sur votre siège, à l'hôtel-de-ville...

LANDREVILLE (*donnant la main*).—Merci, mon garçon, et si je suis du comité, dites bien à vos hommes que je vais m'occuper à faire augmenter les salaires...

JASMIN (*saluant*).—Bonsoir, messieurs... (*il sort à gauche*).

LANDREVILLE.—Ça va mal... La police ne peut retrouver aucune trace des meurtriers du père Bordier...

JOS.—Cré nom d'un chien! Ça me chiffonne... Quand je pense qu'on est venu étrangler ce pauvre vieux à ma porte?... Cette petite orpheline me fait pitié!...

GASPARD.—La police n'est pas bien faite dans votre ville, M. l'échevin. Il faudra soigner cela. C'est un agent de la Centrale de Paris qu'il vous faudrait, n'est-ce pas, Moras?...

MORAS.—Le père Tire-au-Clair, par exemple. Il n'a pas son pareil pour faire épouser la veuve...

JOS.—La veuve?...

GASPARD.—C'est le nom qu'on donne à la guillotine. Monsieur veut parler du célèbre agent Javillon, la terreur des assassins...

JOS.—Mais il est ici, Javillon...

GASPARD (*se levant*).—Ici!...

MORAS (*terrifié*).—Où ça!...

JOS.—Ça vous surprend?... Batte-Feu, faut-il qu'il en ait une réputation!... Et Jasmin, savez-vous qu'il n'est pas manchot... Les meurtriers n'ont qu'à se bien tenir...

LE BORGNE (*va à Gaspard*).—Nous sommes fichus!...

GASPARD (*même ton*).—Silence, poltron!... (*Jean passe les verres sur un plateau*).

LANDREVILLE.—C'est ça, messieurs; buvons maintenant à la santé de M. Fargis, mon futur associé... (*Is boivent. Jean laisse tomber un des verres sur le pied de Fargis. Il se baisse et examine la chaussure*).

JEAN.—Mille pardons d'avoir été si maladroit. La chaussure de monsieur n'est pas abîmée. (*Se relevant, à part*). Les cinq petits clous sont bien là. Ah! coquin, je te tiens!

LANDREVILLE.—M. de Fargis et son ingénieur comptent monter avec toi, Montferrand. Tu connais le terrain

mieux que personne, et si l'exploitation peut se faire, nous la pousserons...

GASPARD.—Je dépenserai volontiers cent mille francs pour un essai. On dit la vallée de la Lièvre très riche en plantes de toutes sortes...

JOS.—Le père Bordier s'y rendait tous les ans; c'est un peu là qu'il a ramassé sa fortune...

## SCENE X.

LUCIEN ET REINE sortent de la maison.

REINE.—Comment, papa, vous monopolisez nos danseurs? Et M. Montferrand qui m'avait promis de nous chanter quelque chose...

JOS.—Excusez-moi, Mademoiselle, il est tard et j'embarque. Ma vieille mère est peureuse comme une perdrix depuis ce malheureux crime. Oh! vous n'aurez pas de difficulté à trouver un oiseau dont le chant conviendra mieux à votre fête que mes vieilles rengaines de la Gatineau...

REINE.—Ah! par exemple! Vous n'êtes pas galant. Vous vous faites tirer à présent?... Venez donc montrer au commis de la rue Saint-Paul comment on chante une bonne chanson à répondre...

JOS.—C'est bon, Lucien, tiens bien ta rame. Venez, mademoiselle Reine. Il ne sera pas dit que j'aurai refusé une seule fois d'être galant pour les créatures...

LANDREVILLE.—Bravo! Allons, mes enfants! La fête n'est pas finie. (*Is entrent tous, sauf Gaspard et le Borgne.*)

## SCENE XI.

GASPARD, LE BORGNE, puis LUCILLE.

LE BORGNE.—Tu as entendu, petit? Javillon, le père Javillon est ici. En v'là du chien!...

GASPARD.—Ah! si ce n'était que cela! Mais cette jeune Française.

LE BORGNE.—La nièce du potard, la petite Bordier?... Eh! bien! quoi, puisqu'elle ne nous connaît pas!...

GASPARD.—C'est ma soeur, le Borgne. De Fargis n'est rien qu'un nom d'emprunt. Comprends-tu le danger?...

LE BORGNE.—Aie! aie! nous sommes fichus!...

GASPARD.—Si elle parle, adieu mes beaux projets! héritière et le reste. Ah! sang Dieux! J'ai vu rouge tout à l'heure.

LE BORGNE.—Ratiboisé dans les grands prix, mon petit! Faut-il l'estourbir, dis!...

GASPARD.—Non. (*Regardant*). Vite, éloigne-toi; elle vient...

LE BORGNE.—Elle a mal choisi le moment, c'te gonzesse! (*Le Borgne sort par le fond.*)

GASPARD (*seul*).—Bah! la justice a fait de moi une



ELZEAR HAMEL (Anthème)

bête fauve. On me traque, on m'accuse; les sentiments n'existent plus; ils ne m'ont laissé que des instincts... Moi d'abord, périssent les autres!...

## SCENE XII.

LUCILLE (*par la gauche*).—Gaspard!...

GASPARD.—Lucille, ma soeur!...

LUCILLE.—Que viens-tu chercher dans cette maison? (*Elle s'approche.*) Ne me touche pas de tes mains sanglantes. Ne vois-tu pas que je porte le deuil de ta dernière victime, car c'est toi, oh! ne le nie pas... (*elle s'assied, accablée.*)

GASPARD.—Ce vieillard sans entrailles m'aurait livré à la justice; sans cela, je l'aurais épargné. Voyons, petite, voudrais-tu me voir monter sur l'échafaud, moi, ton frère?... Rappelle-toi nos jours heureux là-bas, quand nous courions sur la plage et que tu m'appelais ton grand Gaspard!... Oh! j'ai bien souffert! Et maintenant que je te retrouve riche, heureuse, tu ne me trahiras pas?...

LUCILLE.—Te trahir! Hélas! Crois-tu donc que la Providence n'a pas déjà marqué le terme de tes épouvantables forfaits. Tu me parles d'affection, de richesse, et c'est toi qui m'as dépouillée en enlevant le testament de mon oncle. (*elle pleure.*)

GASPARD (*à part, étonné*).—Le testament? Mais non, je te jure...

LUCILLE.—Ne mens pas. Tu as gardé la feuille qui indique où l'argent est caché...

GASPARD.—Sur mon âme, tu te trompes. Je n'ai trouvé que quelques papiers insignifiants. Qui t'a remis l'autre partie du testament?...

LUCILLE.—Les autorités...

GASPARD (*à part*).—Oh! Oh! Rien de perdu. Quelle veine!...

LUCILLE.—Ecoute-moi, Gaspard. Fuis. Abandonne tes funestes projets. La justice est sur tes traces...

GASPARD.—Impossible. D'ailleurs j'aime cette jeune fille et je l'aurai. (*Jasmin paraît à la porte de gauche.*)

LUCILLE (*se jetant à genoux*).—Oh! mon frère, tu ne feras pas cela. Je te donnerai tout, mais épargne cette enfant qui m'aime et qui ne t'a jamais fait de mal...

JASMIN (*bas*).—Son frère... (*il se retire.*)

GASPARD.—Non, mille fois non. Il me faut cette part de bonheur pour lequel j'ai risqué ma tête.

LUCILLE.—Tu veux donc que je meure de chagrin. Ah! pitié!...

## SCENE XIII.

LES MEMES, REINE, LUCIEN, MONTFERRAND, Mme LANDREVILLE, LANDREVILLE, AGLAE, ANTHIME *par le fond. Ils s'arrêtent étonnés.*

Mme LANDREVILLE.—Que signifie cette scène étrange?

LUCILLE.—Ah!... (*Elle fait un pas pour se retirer.*)

Mme LANDREVILLE.—Restez, Mademoiselle. Nous avons le droit de connaître l'étrange motif de votre conduite. Que signifient les supplications que vous venez d'adresser à M. de Fargis?... Vous le connaissez donc?...

LUCILLE (*baissant la tête*).—Oui...

LANDREVILLE.—M. de Fargis, nous sommes de braves gens, pas du tout habitués aux mystères. Vous n'ignorez pas que Mlle Bordier est entrée chez moi en qualité d'institutrice auprès de ma fille?...

GASPARD.—En effet, je viens d'apprendre que cette personne a été introduite ici par cet homme (*désignant Montferrand*), ne possédant d'autres recommandations que celles créées par sa situation après la mort de son oncle Bordier qui a été assassiné, m'a-t-on dit... Malheureusement pour elle, notre ren-

contre fortuite ici, ce soir, lui a fait comprendre toute la fausseté de sa position auprès de votre fille. Elle me suppliait justement de ne pas trahir son secret. (*Lucille s'assied et pleure.*) Oh! croyez-moi, s'il ne s'agissait pas de Mlle Landreville...

Mme LANDREVILLE (*interrompant*).—Voilà qui est bien extraordinaire. Nous estimons beaucoup Mlle Bordier, et à moins de choses bien graves... Allons, allons, parlez, mon enfant.

LUCILLE.—Hélas! madame, je ne puis rien...

REINE (*indignée*).—Rien de plus, monsieur. La trahison d'une femme est une de ces lâchetés qui n'ont pas de nom. Vous avez en un instant perdu toute mon estime... Viens, Lucille... (*elle l'embrasse.*)

GASPARD.—Vous me jugez mal, mademoiselle. Les sentiments profonds que vous m'avez inspirés m'obligeaient de vous mettre en garde contre cette fille. Elle a été chassée de chez ma mère, la comtesse de Fargis, pour vol et abus de confiance...

LUCILLE.—Ah! malheureux! Mais tue-moi donc!...

JOS.—En v'là des histoires... méfie-toi, Antoine... Je ne croirais pas ce paroissien-là, Evangile en mains... Où sont les preuves?...

GASPARD.—Je puis vous en donner. M. Moras, mon ingénieur, confirmera sans hésitation ce que je viens de vous apprendre... Hé! Moras! Moras!...

## SCENE XIV.

LES MEMES, LE BORGNE *entre deux agents et JAVILLON sortent de la maison.*

JAVILLON.—Voilà Moras, alias le Borgne, alias l'estourbisseur, ancien pensionnaire de Toulon, pris de nostalgie, veut absolument retourner en France aux frais de l'Etat...

GASPARD.—Que signifie?... Qui êtes-vous?...

JAVILLON (*ôtant sa perruque*).—Javillon, papa Javillon, de la Centrale... Allons, le Borgne, faites risette à l'assassin du père Bordier...

LUCILLE.—Ah!...

LE BORGNE.—Sauve-qui-peut. Petit, la mèche est éventée...

GASPARD (*tirant un poignard*).—Ah! tu as trahi! (*Egaré*). Place! Mort à qui me touche!... (*il sort à gauche.*)

JAVILLON.—Il n'ira pas loin, Jasmin est là. (*Javillon donne un coup de sifflet.*)

LUCILLE (*à part*).—Il est perdu!... (*Coup de feu.*)

ANTHIME.—Tiens, viens-t'en, Aglaé, on va se faire tuer ici...

AGLAE.—T'as raison, retournons à l'île Bizard...

## SCENE XV.

LES MEMES, JASMIN *entre par la gauche et reçoit Lucille dans ses bras.*

LUCILLE.—Ah! Malheureux! qu'avez-vous fait?...

JASMIN (*bas*).—Ton frère est libre, mais je suis perdu!...

JAVILLON.—Jasmin, où est votre prisonnier?...

JASMIN.—Impossible, on n'arrête pas un tigre furieux.

JAVILLON.—Eh! bien, on le tue!... C'était plus que votre droit; c'était votre devoir!...

LUCILLE.—Oh! partons, partons, je ne puis rester ici...

JOS.—Le diable m'emporte si je comprends un mot de tout cela... Mais j'ai confiance que cette pauvre enfant est innocente... Sans rancune, Antoine. Et vous, mes enfants, allez frapper chez moi... La maison est petite, mais en se tassant un peu, il y aura de la place pour tout le monde, foi de Montferrand...

RIDEAU.

## ACTE III

*Hôtel Bytown, Place Jacques-Cartier. La scène représente l'intérieur d'une auberge. Bar dans le fond avec barriques peintes en rouge, bouteilles, carafons, etc. Porte dans le fond, à gauche. Fenêtre à droite. Une table, quelques chaises. Près du comptoir une affiche où se lit: "On demande cent hommes de chantier pour monter sur la Lièvre... Signé: Montferrand."... Au-dessus de l'affiche, on aperçoit l'empreinte d'un ta'on sur fond blanc...*

## SCENE PREMIERE

*Au lever du rideau, les hommes de chantier sont attablés. D'autres sont groupés près du comptoir. Anthime dort appuyé sur une table. Scène animée... Patry et Sinai jouent aux dés. Dubois en train d'essuyer des verres... Tout le monde fume...*

PHILIAS (*jetant les dés*).—Encore battu?... Torbrûle de malchanceux que je suis. C'est fini, je ne joue plus. Combien que je vous dois, Dubois?...

DUBOIS (*consultant une ardoise*).—Attends, mon gros. (*Lisant*). Crevier, Pitro Laframboise, Philias. Bon, voilà. Pension, trois jours... vingt-six traites... trois bouteilles de rhum, deux vitres de cassées... Total... six piastres et trente sous. Ça ne presse pas, tu sais. Garde-toi de l'argent pour remonter à Bytown. Ton nom est bon comme celui du Bom Molson...

SINAI (*riant*).—Philias est cassé.

PHILIAS.—Pas beaucoup minouche... J'ai un ami... Hé! Anthime...

ANTHIME.—Laisse-moi tranquille! J'en ai par-dessus la tête. Je ne bois plus. (*Il vient près du comptoir.*)

PHILIAS.—Voyons, paye encore la traite. Tu couches en ville? Sois rond avec les amis...

ANTHIME.—Ecoute, Philias, je n'ai pas l'habitude de trinquer avec une bande de gosiers de fer-blanc. Tord nom! ça boit le whisky comme du lait de coco. Mais comme c'est pour toi, mon petit Philias, je m'en vas en payer encore une... pour tout le monde...

SINAI (*frappant du poing*).—Hurrah pour Anthime!... ça c'est un ami, hein! mes coeurs?... Pauvre Philias, il est malchanceux. Il a dû buter sur un bossu en partant de Varennes...

DUBOIS (*versant à boire*).—Mes enfants, c'est effrayant de vous voir...

PITRO.—Attention, les amis! ne chargez pas si fort... Vous savez que Montferrand n'aime pas que ses hommes se mettent en fête lorsqu'ils signent les papiers d'engagements...

PLUSIEURS VOIX.—Oui, oui, c'est vrai...

SINAI.—Oui, oui, avec lui il faut aller à la messe, dire ses prières. Bonne sainte! J'ai usé mes genoux de culottes durant le carême, l'année dernière... Il y a des limites. Pour moi, je monte au service du Bom Wright... McCallum sera ici tout à l'heure, et je m'engage... Les Anglais paient plus cher...

PITRO.—Veux-tu que je te dise, mon Sinai? Eh! ben! Jack McCallum n'osera pas mettre son nez ici ce soir...

DUBOIS.—Avec ça que Landreville donne un bon prix. Lâchez-le, ça paie comme le roi...

PITRO.—Oui, monte qui veut avec McCallum. Je reste avec Montferrand. Je n'ai pas envie de me faire tuer par les chaîneurs. Si on commence à se diviser, les Canayens ne pourront plus monter en chantier. Voyons, y a-t-il un homme plus libre avec sa bourse, plus charitable que Jos. Montferrand?... Je n'oublierai jamais l'hiver quand je m'étais cassé la jambe dans le camp du désert. Vous vous rappelez? Il m'a porté sur son dos presque toute la distance à Buckingham. Jos. est un monsieur... (*chant du coq dans la coulisse*).

TOUS.—V'la Montferrand!...

## SCENE II.

*La porte s'ouvre, et McCALLUM entre, suivi de deux voyageurs et de FARGIS déguisé.*

SINAI.—Je vous le disais bien. Bonsoir, Jack! Approche prendre un coup, c'est moi qui fais les honneurs. Ils disaient que tu ne viendrais pas...

McCALLUM.—Hello! Sinai! (*Regardant autour de lui*).

Es-tu capable montrer à moi l'homme qui a dit: Jack McCallum a peur de venir à l'hôtel Bytown?... (*A Pitro*). C'est-y toi?...

PITRO.—Tout le monde a le droit de venir ici. Quant à embaucher les hommes de Jos. Montferrand, ça c'est une autre affaire...

McCALLUM (*frappant du poing sur le comptoir*).—Tu vas voir ça ce soir. By gosh! Montferrand, c'est lui bien capable pour battre Irlandais, Anglais, Nègres, mais Jack McCallum, c'est une bonne Ecossais. Tu vas voir, attends...

DUBOIS.—Ecoute docteur, Jack, ne fais pas de train, hein, mon vieux? La police est capable de m'ôter ma licence. (*A part*). C'est effrayant, trois batailles cette semaine!...

ANTHIME.—Laisse-le donc faire, si Jos. le poigne, attention au vison, le poil va partir...

McCALLUM.—All right, Dubois; c'est pour le fun. Hurrah! boys, toutes ceuses qui veulent monter pour le Bom Wright, approchez prendre un coup. (*Sinai, Patry et la moitié des figurants approchent*). Bons gages, bon nourriture, un livre de bon tabac Cavendish et une bouteille de Jamaïque par semaine...

VOYAGEURS.—Hurrah pour McCallum!...

SINAI.—Je vous le disais bien, mes amis, McCallum est plus flush que Jos. (*montrant l'affiche*). Il va avoir de la misère à trouver ses hommes. Eh bien, tant mieux!...

McCALLUM (*enlevant l'affiche; il la jette à Dubois*).—C'est aujourd'hui la St-Lambert, hein, Sinai?...

DUBOIS.—Fais attention, toi McCallum. Je t'avertis en bon ami. Tiens, regarde... (*montrant la marque de talon sur le mur*). Montferrand a bien des manières de signer son nom. (*A part*). Ça va être effrayant, tout à l'heure.

McCALLUM.—Bah! c'est correct, Dubois. A ton santé! Hip! Hip! Hurrah! (*Ils boivent. Fargis s'assied près d'une table et dépie un journal*).

ANTHIME (*regardant Fargis, bas à Philias*).—Reste si tu veux, mais moi, je file. Je veux mourir si c'est pas là le Français qui voulait tuer tout le monde chez Landreville. J'ai pas envie de coucher à la wash. (*Philias et Anthime sortent par le fond*).

SINAI.—Une chanson, Jack...

McCALLUM.—All right. C'est vous répondre?... (*il chante*):

Il prit le charroux sur son dos,  
Les boeufs dans sa poche de veste,  
Car il s'en allait labourer  
Ousqu'y avait pas de terre, ô gué.  
Laissez, laissez-moi aller  
Ousqu'y n'y a pas de terre, ô gué

TOUS—Bravo! Bravo! (*Fargis plie son journal et s'approche de McCallum*).

FARGIS.—Alors, c'est entendu, vous serez au château, ce soir. Nous pourrions alors prendre rendez-vous pour notre voyage sur la Lièvre. Vous serez bien payé...

McCALLUM (*donnant la main*). All right... (*McCallum imite le battement des ailes et chante le coq. On entend le chant du coq dans la coulisse en réponse. La porte s'ouvre et Montferrand paraît. Il jette un coup d'œil dans la salle. Fargis, qui l'a aperçu, profite du moment pour s'esquiver. Jos. ferme la porte, tourne la clé dans la serrure et la jette à Dubois*).

## SCENE III.

JOS.—Tire le rideau, Dubois. Bonsoir, les amis. Tiens, McCallum! Il m'avait semblé entendre chanter un coq game. Je me trompais, c'était un chapon...

McCALLUM.—Un chapon! Ah! tu ne connais pas les Ecorçais, Jos., ou tu ne dirais pas ça.

JOS.—Laisse-moi tranquille. Les cinq McDonald que j'ai tapochés à Hull n'étaient pas des Iroquois, je suppose. Mais il ne s'agit pas de ça, McCallum. J'ai donné ma parole au père Wright que je n'embaucherais pas ses hommes... Alors?... pourquoi viens-tu prendre les miens?... Voyons, avoue que tu es venu m'engendrer chicane!...

McCALLUM (*frappant du poing*).—By God, Montferrand, entre la Lièvre et la rivière Gatineau, il n'y a pas de place pour deux boulés, c'est toi dire ça à Landreville, ton boss...

DUBOIS.—Entends-tu, Sinai? Ça va être effrayant...

JOS.—Tu as raison, McCallum, je suis de ton avis, et il n'y en aura qu'un... (*Jos. met habits bas*).

SINAI (*à part*).—Jos. va cheniquer.

JOS.—Et ce boulé, ce sera un Canayen du nom de Montferrand. Ah! les chaîneurs de Buckingham voudraient m'empêcher de monter. Les poltrons! Avec leurs pierres et leurs bâtons. Ils ne sont pas assez intelligents pour s'apercevoir qu'ils font la besogne des orangistes. C'est bon... Allons, Dubois, qu'on ne nous dérange pas...

DUBOIS (*jetant une paire de gants de boxe sur le comptoir*).—Ne le tue pas, hein, mon Jos. Si je perds ma licence, je suis ruiné!... Maintenant, je suis certain que ça va être effrayant... (*Jos. et McCallum mettent habit bas*).

McCALLUM.—Fair play, Jos...

JOS.—Ce que tu voudras. Fair play à tout faire, les pieds, les mains, tout ce que tu voudras; ça m'est égal...

McCALLUM.—Pas les pieds. (*Se préparant*). Come on, Frenchy.

JOS.—Sois tranquille! Homme contre homme, je ne joue jamais du pied. (*Ils se battent*).

DUBOIS.—Fais ton acte de contrition, McCallum. (*Ils se battent; après quelques feintes, McCallum frappe, Montferrand se dérobe. Il revient à la charge et frappe Montferrand qui recule*).

JOS.—C'en est une bonne.

McCALLUM.—Attention à toi. (*Ils recommencent*). (*Montferrand tourne autour de McCallum et le frappe d'un coup furieux dans la poitrine. McCallum tombe et reste étendu. Montferrand ôte ses gants et les jette à Dubois*).

JOS.—En v'là-t-il des histoires du pays d'Angleterre. Pour l'amour du bon Dieu, portez donc ça chez le menuisier...

DUBOIS.—Le menuisier?...

JOS.—Dame, oui, c'est un coffre endommagé...

TOUS.—Vivent Montferrand. (*On frappe à la porte très fort*).

VOIX.—Ouvrez au nom de la loi.

DUBOIS.—La police! vite, mes enfants, c'est la police... (*ils traînent McCallum dans la cour. Montferrand remet ses habits, tire un papier de sa poche, les voyageurs se groupent autour de lui. Dubois va ouvrir la porte*).

#### SCENE IV.

LES MEMES, JAVILLON, LANDREVILLE, LUCIEN.

DUBOIS.—Tiens, M. Javillon! Bonsoir, M. Landreville. Vous arrivez deux minutes trop tard. McCallum vient de recevoir son compte.

LANDREVILLE.—Montferrand est ici?...

DUBOIS.—Oui, entrez donc. Jos., c'est M. Landreville.

JOS.—Landreville? Tiens, mais vous êtes tout bouleversé; que se passe-t-il donc?

LANDREVILLE.—Renvoie ces hommes. J'ai à te parler.

JOS.—Allons, les amis, Dubois va prendre les signatures. Je suis certain qu'il n'en manquera pas une...

TOUS.—Oui, oui!

DUBOIS.—Jos., c'est correct... C'est un monsieur...

PITRO.—Beau dommage! McCallum est une bonne jeunesse, mais Montferrand... Eh ben... C'est Montferrand... Quoi! ça ne se bat pas... (*Jos., Lucien, Javillon, Landreville en groupe*).

JOS.—Eh! bien!...

LANDREVILLE.—Ah! Montferrand, je crains un malheur. Ma fille est sortie ce matin à neuf heures et elle n'est pas encore de retour...

JOS.—Pas possible... Mais elle s'amuse peut-être chez quelques-unes de mes amies...

JAVILLON.—Je ne le crois pas. Mlle Landreville, très peinée de ce qui s'est passé au sujet de Mlle Bordier, s'est rendue chez vous ce matin, et pendant qu'elle était là, un enfant a apporté une lettre adressée à Mlle Bordier. Voici l'enveloppe.

JOS.—Après?...

JAVILLON.—Alors, les deux jeunes filles sont sorties ensemble et personne ne les a revues depuis...

LUCIEN.—Vous savez que le Borgne s'est évadé de la Station Centrale hier soir.

JOS. (*surpris*).—Mais vous badinez?...

JAVILLON.—Ce n'est que trop vrai. Malgré mes conseils, on a persisté à laisser ce dangereux criminel dans une simple cellule. Jeu d'enfant pour lui!... Vous pouvez être certain qu'il s'est empressé de rejoindre Fargis... L'affaire est grave. Allons, le temps presse, je vais attendre l'agent qui est chargé de prendre des renseignements parmi les cochers. Rendez-vous chez M. Landreville et attendez de mes nouvelles. (*Les voyageurs sortent à droite*).

JOS.—Allons! disposez de moi, mes amis, et je vous jure que si ce de Fargis passe à ma portée, il n'ira pas plus loin. Venez, Tontou Marsolais est à la porte avec sa calèche, car je comptais monter à l'Abord-à-Plouffe ce soir, et nous ferons route ensemble. (*Tous sortent sauf Dubois et Javillon*).

#### SCENE V.

JASMIN (*par la porte du fond*).—Javillon.

JAVILLON.—Tiens, Jasmin! Eh bien! Je ne suis pas fâché de vous rencontrer, vous. Ah! mon gaillard, il est quelquefois difficile de concilier l'amour avec les devoirs du policier. Comment, un garçon d'esprit comme vous se laisser tourner la tête par une péronnelle qui pourrait bien être la complice de ce de Fargis! Mais c'est de la démente!...

JASMIN (*s'asseyant*).—Ne parlez pas ainsi. Lucille Bordier est la victime résignée d'une atroce complication contre laquelle elle est impuissante...

JAVILLON.—Et connaissant le mot de l'énigme, vous vous êtes laissé destituer par le chef et déshonorer aux yeux des camarades, mais vous êtes fou...

JASMIN.—C'est un secret qui ne m'appartient pas, Javillon. J'aime Lucille Bordier et je donnerais volontiers tout le sang de mes veines pour lui épargner les souffrances qu'elle endure...

JAVILLON.—Ta! ta! voilà de grands mots, mon amoureux! Eh bien! si je vous disais que Mlle Bordier, malgré ses souffrances morales ou physiques a réussi à attirer Mlle Landreville rue des Allemands sous un prétexte quelconque. A dix heures du matin, votre petite sainte prenait une voiture avec sa compagne, et depuis elles n'ont pas reparu...

JASMIN (*saisissant le bras de Javillon*).—Ah! Javillon! vous vous moquez, n'est-ce pas?... Vous voulez me faire jaser... Est-ce bien vrai?...

JAVILLON.—Parbleu! si c'est vrai! Mais toute la police est sur pied depuis trois heures.

JASMIN.—Ah! malheur! C'est un guet-apens! Ce monstre de l'enfer est capable d'assassiner sa soeur...

JAVILLON.—Sa soeur?...

JASMIN.—Eh! bien! oui. Comme il a assassiné Bordier son oncle. Comprenez-vous maintenant? Ecoutez... Il y a trois jours que je connais le repaire de ces bandits qui désolent la ville. Rassemblez vos hommes et suivez-moi.

JAVILLON.—A la bonne heure! Je te reconnais. L'endroit? L'heure?

JASMIN.—Au château McTavish, la maison hantée, au pied de la montagne, à minuit.

JAVILLON (*lui donnant la main*).—Compte sur papa Javillon...

JASMIN.—A minuit. Le signal sera deux coups de sifflet.

JAVILLON.—Compris. Château McTavish... Vis... Diable de langue... va...

DUBOIS (*qui a écouté la fin du récit*).—Encore une chose effrayante, mais ça ne fera pas de tort à ma licence.

#### CHANGEMENT A VUE.

## RUE DES ALLEMANDS.

## SCENE VI.

Par la gauche, AGLAE et ROSETTE.

ROSETTE.—N'allons pas plus loin. C'est inutile, madame. Votre mari aura rencontré des gens de sa place, vous savez, les hommes...

AGLAE.—Comptez-vous, hein?... Ma vérité, je ne comprends plus Anthime. Depuis que nous sommes à Montréal, c'est sans comparaison comme un goret à qui on vient d'ôter le carcan...

ROSETTE.—Ne soyez pas inquiète; il ne tardera pas à rentrer.

AGLAE.—C'est qu'il a une grosse somme sur lui pour l'achat de la chaudière du moulin. Non, mais je l'ai attendu une grosse heure à la porte de chez Bérubé, le marchand de fer de la rue Saint-Paul où qu'y était entré pour s'acheter deux moyeux de charrette. Attends, attends, pas d'Anthime. Je me dis: C'est pas Dieu possible, faut que j'entre pour voir s'il est mort, et le commis m'a juré sa grande conscience qu'il était parti depuis une heure...

ROSETTE (riant).—Et si vous m'aviez dit cela plus tôt! Vous ne savez pas?... Il est entré par la rue Saint-Paul et ressorti par la rue des Commissaires.

AGLAE.—Voyez voir ça! Pauvre homme, moi qui le soupçonnais!... Je commençais à avoir souler. On ne sait pas, il y a tant de mauvais monde dans la ville. Anthime ne boit pas, mais m'as dire comme l'autre! Avec les loups, il faut hurler. (Chants dans la coulisse... Houp! houp! sur la rivière, vous ne m'attendez guère...)

## SCENE VII.

ANTHIME et PHILIAS, bras dessus bras dessous, par la gauche. Anthime est en fête et porte une petite chaudière à la main.

ANTHIME.—Hurrah! il n'y a pas à dire, faut aller prendre un autre petit coup... (apercevant Aglaé). Attention! v'là des créatures...

AGLAE.—Sainte bénite, c'est Anthime! Mais d'où sort-tu, déshonneur? Pour l'amour! Ma fille, regardez donc le gibier qui le ramène.

PATRY.—Eh! l'ami, connaissez-vous ça, ce vieux mardi gras?...

ANTHIME (atterré).—C'est ma femme!...

PATRY.—Vous êtes chanceux! La mère, présentez-moi donc votre fille.

ROSETTE.—Allez-vous-en, effronté! On va appeler la police... Il n'y a pas de cageux dans ma famille.

PATRY.—Jamais je te croirai. (A part). Allez donc reconduire un ivrogne!... C'est toujours ainsi que les femmes vous reçoivent...

AGLAE.—Ça prend pas un chrétien pour mettre un homme dans des états pareils.

ANTHIME.—C'est un ami, Glaré, mais puisque je te dis...

PATRY.—Y a pas d'offenses, l'ami (saluant). Eh! ben, bonsoir, les bourgans de l'île Bizard. J'irai vous voir pendant les sucrés. (A part). Vous parlez d'un couple de valentins!... Ne perdez pas votre chaudière, le père...

AGLAE (donnant un coup de parapluie à Patry).—Cré polisson! veux-tu t'en aller?... M'en vas te faire rire du monde de la campagne... (Patry se sauve puis revient et chante "C'est la belle Françoise, a lons guay..." Aglaé le menace; Patry disparaît à la droite).

ANTHIME.—Tout ça, c'est la faute de la chaudière...

AGLAE.—Dis plutôt la faute de la bouteille. Si c'est pas un déshonneur! Un marguillier en charge encore!...

ANTHIME.—Ecoute, Glaré. J'ai descendu au quai pour voir si la chaudière du moulin était arrivée. C'est là que j'ai rencontré le jeune homme. En remontant la place Jacques-Cartier on est entré chez Dubois pour boire de la petite bière...

AGLAE.—T'as pas donné ton argent?...

ANTHIME.—Dix-huit piastres de fret...

AGLAE.—Dix-huit piastres de fret pour une chaudière de trois demiards...

ANTHIME (riant).—Ça m'a coûté quinze sous d'extra pour la faire remplir chez Cassepelle au grand marché.

AGLAE.—Nous v'là bien plantés! (Pleurant). Avoir travaillé si fort pour voir manger son bien!...

ROSETTE.—Vous devriez mourir de honte!...

ANTHIME (riant).—C'est pour rire, Glaré. Le steamboat n'est pas arrivé. Je n'aurai ma chaudière que demain matin...

AGLAE.—Ah! c'est comme ça! Eh bien, tu vas t'en venir. Ne me pousse pas à bout, Anthime, ou je vais te faire interdire. Avance, scandale!... (Ils sortent à droite.)

## CHANGEMENT A VUE.

## SCENE VIII.

A la droite, façade du château McTavish, au pied de la montagne. Dans le fond, vue panoramique de la ville, tours de Notre-Dame, etc., GASPARD et LE BORGNE en scène.

GASPARD.—Quelle trouvaille, que cette vieille maison! Personne ne s'avisera de venir nous chercher ici. Le château McTavish est hanté, dit-on. On raconte je ne sais trop quelle légende de suicide et de meurtre. Personne n'ose s'approcher à trois cents mètres d'ici...

LE BORGNE.—Ne te fie pas trop. Ce vieux renard de Javillon me donne le trac... Et les deux oiseaux?...

GASPARD.—Sous clef dans une des chambres; le truc de la lettre a très bien réussi. Bon gré ou mal gré je saurai la fin de cette histoire de testament... Lucille parlera, ou sinon... (geste menaçant).

LE BORGNE.—C'est ça, petit. Il nous faut de la braise; sans cela, vois-tu, nous serons forcés de vivre comme des hiboux... dans cette pètaudière de malheur... (Voix de femme à l'intérieur: Au secours!)

GASPARD.—Ah! Ah! On s'impatiente là-haut. Il y a un moyen bien simple d'arrêter cela. (Tirant une clef). Allons, je donne un tour de clef à la grande porte, assure-toi des autres issues. (Il entre à droite).

LE BORGNE.—Bien! Allons voir si tout est clos. Sacré Javillon! il m'a pigé proprement! Heureusement que les cellules de Montréal ne ressemblent pas à celles de Mazas. (Il sort à gauche... Le jour baisse).

## SCENE IX.

JASMIN (pistolet à la ceinture).—Ce cri de détresse! Plus de doute, elles sont là. (Il examine les fenêtres et va regarder les portes). Fermées!... (Il écoute). Plus rien!... (Il s'éclaire avec une lanterne sourde). Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Lucille!... Ah! le soupirail de la cave (il défait le châssis). Maintenant, à nous deux, Fargis... Tu seras libre, Lucille, ou le coeur de Jasmin cessera de battre... (il entre).

## SCENE X.

JAVILLON, puis MONTFERRAND, LUCIEN et quatre constables. Javillon examine la place, appelle les autres dans la cuisine. Montferrand, Lucien, les constables accourent.

JAVILLON (écoute à la porte).—Chut! la porte est verrouillée, mais nos bandits sont là, car j'entends des voix...

JOS.—Jasmin est en retard...

JAVILLON.—Nous l'attendrons. Voyons, nous avons cinq hommes dans la ruelle. (Aux constables.) Deux agents iront s'embusquer près de la porte de service en arrière. La consigne est de vous servir de vos armes si on vous résiste. Au signal convenu, deux coups de sifflet, soyez sur vos gardes... Allez... (Deux constables partent à droite, au fond). Il va falloir un bon coup d'épaule pour enfoncer cette porte.

JOS.—Attendez donc. (Il examine la porte). Diable! une porte en chêne garnie de fer! Les morts n'avaient rien à craindre du dehors. Il faudrait plus que le coup de pied d'un Montferrand pour pénétrer dans ce nid de serpents. Attendez. Il y a quelque chose qui va faire notre affaire pas loin d'ici.

LUCIEN.—Une baguette de fée, sans doute!...

JOS.—C'est ça. Je reviens tout de suite. (Il sort à gauche).

JAVILLON (consultant sa montre).—Encore quelques minutes pour le signal de Jasmin. Voyez à vos armes, et pas de bruit, surtout...

## SCENE XI.

JOS. (tenant sur son épaule un tronc d'arbre).—Sept cents livres d'épinette... Ma tête contre la tuque d'un habi-

tant que j'ouvre le trébuchet du premier coup. (*Javillon éclaire à porte; Montferrand, au centre, baïce sa pièce de bois*).

JAVILLON.—Attendez! cette porte ne cèdera pas du premier coup et tout sera manqué, nous ne retrouverions que des cadavres; allons en arrière. Demi tour à droite, marche!... (*Ils sortent à droite*).

#### CHANGEMENT A VUE.

#### INTERIEUR DU CHATEAU McTAVISH.

*Grande pièce. Au milieu, une table sur laquelle il y a des bouteilles, encriers, plumes, papiers. A droite, grande cheminée où brûle un feu de bois. Grande porte dans le fond, un banc, que quelques chaises complètent l'ameublement.*

#### SCENE I.

GASPARD, *se promène, impatient*.—Il faut en finir une bonne fois. (*Il va ouvrir à porte à gauche. Reine, soutenue par Lucille, paraît. Gaspard saisit Lucille par le bras et l'entraîne brutalement*). Allons, cessez de pleurnicher, et surtout plus de cris... C'est inutile... (*A Reine*). Et vous, restez dans cette chambre.

REINE.—Oh! monsieur, ne nous séparez pas ou je mourrai de frayeur dans cette chambre noire et humide...

LUCILLE *(suppliante)*.—Ah! Gaspard, s'il te reste une lueur de raison, un sentiment de pitié, fais reconduire cet enfant chez sa mère. Elle ne t'a rien fait, sois généreux...

GASPARD *(ricanant)*.—Allons donc! La fille de l'échevin Landreville, un otage aussi précieux!... Jamais de la vie! (*Se croisant les bras*). Ainsi, tu persistes à dire que le policier Jasmin ne t'a rien dit... Prends garde!...

LUCILLE.—Attirée par ta lettre infâme, je croyais venir au secours de cet homme généreux, qui, en t'épargnant, a sacrifié pour moi son honneur et sa réputation. Va! il n'y a rien d'intéressé ni de lâche dans le cœur de ce brave garçon...

GASPARD.—Ce que tu appelles son sacrifice n'était peut-être qu'un acte de prudence. Mort de ma vie! On ne me met pas impunément la main au collet. (*A part*). Il tient la clef de l'énigme. C'est bien, assieds-toi là, à cette table et écris ce que je vais te dicter... (*menaçant*). Allons, je le veux...

REINE.—Oh! je t'en prie, n'exaspère pas ce malheureux! (*Lucille se place à table*).

GASPARD.—Ecris à Jasmin, l'homme de police, l'agent amoureux; dis-lui que tu l'attends au château McTavish. Allons, cherche, trouve un prétexte.

LUCILLE *(jetant la plume, indignée, se levant)*.—Jamais!... entends-tu!... Dresse tes embûches; mais avant d'être l'instrument de ce vil piège, je me ferai plutôt tuer...

REINE.—Oui, mourons ensemble, Lucille. Je ne t'abandonnerai pas!...

GASPARD *(furieux, tirant un poignard)*.—Il me faut cet homme, te dis-je!...

#### SCENE II.

JASMIN *(paraissant à gauche)*.—Eh! bien, me voici...

LUCILLE.—André!...

JASMIN.—Lucille... (*E le se jette dans ses bras*).

REINE.—L'infortunée.

JASMIN.—Vous voulez connaître le secret du fameux testament où il est question d'une héritière, n'est-ce pas? Un testament qui assure cent mille piastres à votre soeur, mais qui ne donne aucune information au sujet de l'argent. Mon Dieu! La chose est bien facile à expliquer. C'est que vous gardiez soigneusement cachée dans votre poche la partie la plus intéressante pour tout le monde... Oui, l'autre partie du testament, vous comprenez!...

GASPARD *(raillleur)*.—Ainsi, votre temps si précieux de défenseur de la société était bien employé. Tout en faisant la cour à Mlle Bordier, comme un bon mouchard, vous trouviez encore le moyen de farfouiller mes poches... (*il frappe dans ses mains et quatre bandits, le Borgne en tête, entrent par la droite*).

#### SCENE III.

LE BORGNE.—Tiens! M. Jasmin qui rend visite à la haute pègre. Chouette alors!... vous ne turbinez plus avec papa Javillon? Non? à la bonne heure... C'est si fatigant d'être honnête homme...

GASPARD.—Gardez les issues. M. Jasmin est un homme précieux qui fait des miracles. Eh! bien, voici ce papier qui ne ressemble en rien à ceux que vous avez remis à l'héritière... (*il lui jette les papiers*). Dépêchez-vous, je meurs d'impatience de connaître le mot de la fin...

LUCILLE *(les mains jointes)*.—Que va-t-il se passer?...

JASMIN *(se place à table)*.—Cela ne sera pas long...

GASPARD *(armant un pistolet)*.—J'attends, monsieur l'agent; mais seulement, je vous avertis que je n'aime pas les fumisteries... (*consultant sa montre*). Si, au bout de deux minutes, vous ne me donnez pas le renseignement promis, je vous brûle la cervelle...

JASMIN *(froïdement)*.—Vraiment! Ce serait mal reconnaître ce que j'ai déjà fait pour vous. Voyons ces papiers... (*Il examine les papiers*). Quelques titres... des quittances... (*Trouvant une feuille de papier blanc*). Ah! voilà... Cette feuille blanche m'intéresse. Approchez, mademoiselle. Il est juste que l'héritière soit renseignée la première. Eclairiez-moi... (*Lucille tient la bougie et Jasmin promène le papier au-dessus*). Mon Dieu!... la chose est si simple que je m'étonne que vous n'ayez pas songé à cela, Monsieur le Marquis. Le père Bordier, droguiste de profession, avait eu l'idée géniale de tracer ses dernières volontés en se servant de l'encre sympathique, ou, si vous le voulez, invisible... Il suffisait de chauffer ce papier pour raviver l'écriture. (*Lucille, penchée sur le papier, semble lire les caractères qui ont paru sur la feuille*). N'est-ce pas, mademoiselle, vous avez bien lu?...

LUCILLE.—C'est bien vrai...

GASPARD *(s'élançant)*.—Donnez-moi cette feuille!...

JASMIN *(à lument la feuille, la promène au-dessus de sa tête, sauf un morceau qui tombe à terre)*.—Trop tard, Monsieur le Marquis, le tour est joué.

GASPARD *(saisit ce qui reste du papier. Il lit)*.—“Rivière la Lièvre...” Plus rien! Roulé comme un enfant! Holà! vous autres... Fiez-moi cet homme... (*ils s'élancent sur Jasmin, lui attachent les pieds et les bras, tandis que Gaspard le couvre de son arme*). Maintenant, mes amis, à la cheminée!... Nous allons lui chauffer les pieds. C'est ainsi que jadis en France on faisait parler les espions et les châtélains qui cachaient leur or. (*Ils traînent Jasmin à la cheminée*). Allons, voulez-vous parler?...

JASMIN.—Gaspard Bordier, j'ai tenu ta vie entre mes mains. Prends un conseil. Fuis ce château si tu ne veux pas qu'il devienne ton tombeau!...

GASPARD *(à Lucille)*.—Et toi, veux-tu sauver la vie à cet homme?

LUCILLE *(elle s'accroche à Gaspard)*.—Oh! Gaspard, ne fais pas cela! Tue-moi plutôt. Grâce...

GASPARD *(la repoussant)*.—Parleras-tu?...

LUCILLE *(tombant à genoux)*.—Epargne-le! Oui, oui, je te dirai tout. Que m'importe à moi la fortune. Seulement, laisse-moi me souvenir... Mon Dieu!... Je deviens folle!... Le papier disait...

JASMIN.—Ne dis rien, Lucille. Ce lâche te tuera aussitôt qu'il connaîtra ton secret. Ne parle pas, je te le défends.

GASPARD.—Allons, vous autres. Chauffez-moi ce mouchard! Qu'on en finisse!...

JASMIN.—Attendez une seconde... On accorde toujours une grâce à quelqu'un qui va mourir...

LE BORGNE.—Allons, dépêche-toi!...

JASMIN.—Je voudrais savoir l'heure exacte...

LE BORGNE.—Drôle de pistolet... (*regardant sa montre*). Eh! bien, dis à saint Pierre qu'il est minuit au château McTavish... (*ils le saisissent. Jasmin porte ses doigts à sa bouche et siffle deux fois. La grande porte, heurtée violemment, tombe. Montferrand, armé de sa pièce de bois, vient frapper le Borgne, qui tombe à la renverse sur sa pièce. Javillon, un pistolet à la main, veut faire feu sur Gaspard qui s'est glissé derrière Lucille et Reine réfugiées auprès d'une fenêtre. Les constables font irruption dans la salle en poussant les autres bandits qu'ils maintiennent. Reine saute au cou de Montferrand. On détache Jasmin...*)

REINE.—Ah! mon oncle Montferrand! Et Lucien! (*Lucien accourt*).

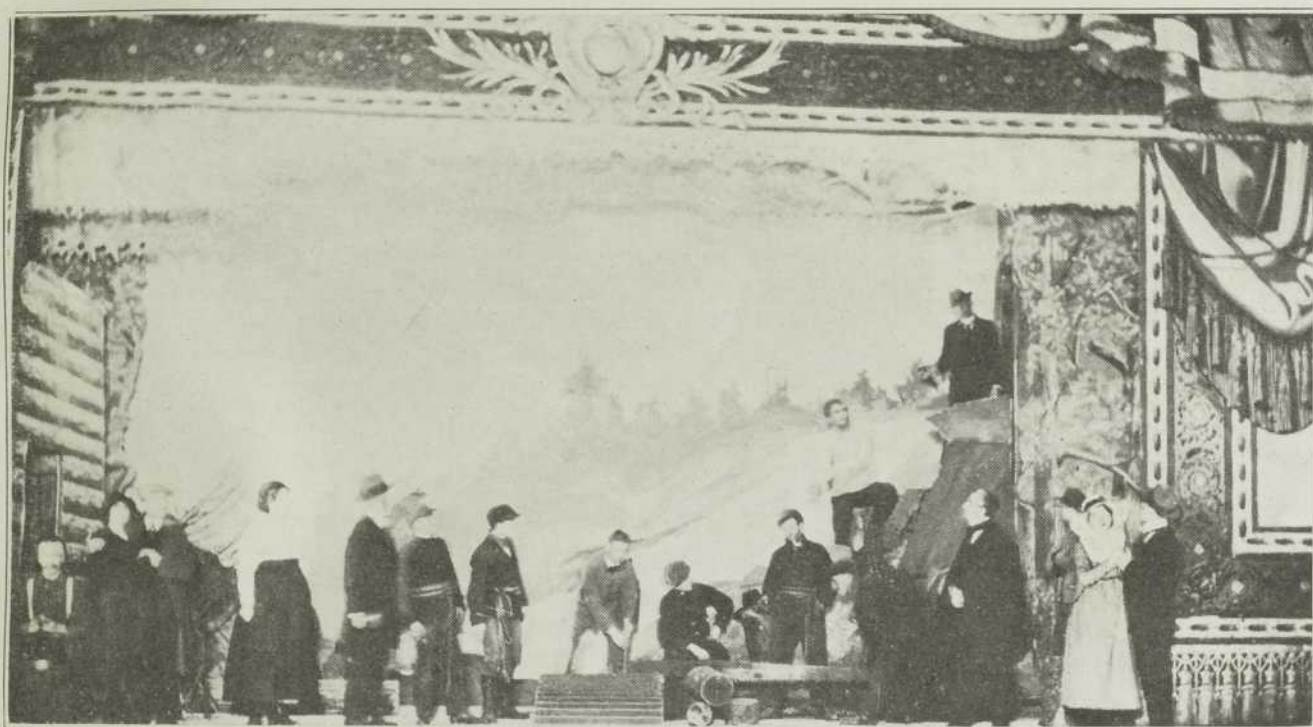
LUCILLE.—André!...

JASMIN.—Lucille!...

JAVILLON *(à la fenêtre)*.—Ah! nom d'un chien, quelle guigne!... le bandit s'est fait un plastron de ces enfants et il nous échappe...

MONTFERRAND *(soulevant son billot)*.—Rien comme un bon billot pour sauver de l'ouvrage au bourreau. Monsieur Moras dit le Borgne est mort... Morale: Ne jamais se mettre entre le bois et l'écorce...

RIDEAU.



LE CHANTIER DE LA CHUTE DU SOURD

## ACTE IV

La scène représente un bois. Arbres abattus çà et là...

## SCENE PREMIERE

McCALLUM et GASPARD.

GASPARD.—Vous êtes sûr de cet homme?...

McCALLUM.—C'est moi connaître Sinai depuis dix ans. Il aime bien l'argent, et quand il a soif, il vendrait son père pour une bouteille de rhum... (*regardant*). Le voici!...

## SCENE II.

LES MEMES, SINAI.

— SINAI.—Hello, Jack! Bonjour, camarades. Cette fois, vous ne ferez pas voyage blanc. J'ai des saricuses de nouvelles.

McCALLUM.—Monsieur Gaspard est un gentleman, Sinai, tu vas voir. Tiens, prends un petit coup pour t'ôter le fil d'araignée dans ton gosier.

— SINAI.—Sacré chien, pas bête, l'Écossais! Il pense à tout. (*Il boit*). Torvis!... c'est du casse-poitrine de première classe. (*A Gaspard*). Écoutez, le Français, vous payez comme le roi. J'aime mieux travailler pour vous que de m'user les bras à équarrir du bois franc pour Landreville, ce serre la poigne qui paie les grandes haches trois trente sous par jour...

GASPARD.—Peuh! cinq louis, ne parlez pas de cela, vous pouvez faire bien mieux encore; seulement, pas un mot et de la prudence...

— SINAI.—Oh! ne craignez rien. Je suis bien forcé, car si Montferrand s'apercevait de quelque chose, ma peau ne vaudrait pas celle d'une punaise des bois. Hier soir, je me suis caché derrière la cabane, à la tête de la chute. J'y étais depuis cinq minutes lorsque Montferrand et Jasmin sont montés. Vous ne vous trompiez pas, Jasmin a retrouvé la cachette du père Bordier.

GASPARD.—Mort de ma vie! Vous avez vu?...

— SINAI.—Où. Jasmin a montré une cassette et un grand portefeuille en cuir. Il me semblait bien qu'il y avait quelques manigances, car ils ont visité ensemble toutes nos anciennes camps sur la Lièvre.

GASPARD.—Comment nous y prendre pour arriver jusque là?...

McCALLUM.—Impossible... Il y a trente hommes dans la campe et Jos en vaut dix à lui seul. Allons plutôt attendre Jasmin au Portage, pas vrai, Sinai?...

— SINAI.—Je connais un plan. Seulement...

GASPARD.—Compris... Je l'achète. (*il lui donne de l'argent*).

— SINAI.—Torbrûle, que vous êtes flush!...

GASPARD.—Encore cinq louis...

— SINAI.—Vous en avez donc une mine?... Eh bien! rendez-vous dans le voisinage de la campe à la brunante. Je placerai un fanal en haut de la chute. Vous savez qu'il y a là dix mille billots. Vous coupez le boom, le bois se met à descendre; je donne l'alarme. Les hommes du chantier seront obligés de descendre au bas du rapide pour arrêter les billots. Durant ce temps, vous enfoncez la cabane, et si Jasmin vous gêne, la chute est tout près. Un sergent de plus ou de moins, c'est pas ça qui haussera nos gages...

McCALLUM.—Bully! for you, Sinai! Ton fortune est faite, pas vrai, Gaspard?...

GASPARD.—Oui. Donnez-moi votre main là-dessus. C'est compris, n'est-ce pas?... Il est trop tard pour reculer maintenant. Réfléchissez que la trahison vous coûtera la vie quand même il me faudrait vous suivre dix ans...

— SINAI.—Craignez rien! Je ne suis pas un cheniqueur; seulement, défiez-vous de Jos. Le diable soit mort! C'est comme un chat. Il voit clair la nuit. (*riant*). Je vois les hommes tempêter comme des païens quand ils seront obligés de se mettre à l'eau.

GASPARD.—Alors, c'est entendu. Au signal, nous montons à la cabane et nous coupons les amarres.

— SINAI.—Laissez faire McCallum; il s'y connaît, bien, hein, Jack?...

McCALLUM.—All right. (*Sinai sort à droite, Gaspard et McCallum par la gauche*).

CHANGEMENT A VUE.

## CHANGEMENT A VUE

## LA CHUTE DE LA RIVIERE DU SOURD

*Dans le fond, une chute bordée d'arbres; sur le bord de la chute, à droite, façade d'une grande cabane de chantier. Au sommet de la chute, petite cabane. Ça et là, des outils de chantier: haches, leviers, un chaudron suspendu au-dessus du feu. Deux voyageurs travaillent à affiler sur une meule. A l'extrême gauche, un arbre contre lequel un banc rustique est adossé. Au lever du rideau, Pitro et Patry, à genoux, une ceinture passée derrière la tête, tirent au renard. A l'extrémité droite, deux voyageurs jouent aux dames. Anthime, assis devant un baquet, est en train de peler des pommes de terre...*

## SCENE PREMIERE

1er VOYAGEUR.—Tiens fort, Pitro.

2ème VOYAGEUR.—Va donc, Patry. (*Patry finit par l'entraîner. Tous battent des mains.*)...Vive Patry!...

PITRO.—Je ne suis pas traître au renard. Je vais vous dire une chose. Je prends le meilleur à la jambette. (*Ils se couchent l'un près de l'autre et Pitro renverse Patry*)

TOUS.—Hurrah pour Pitro.

PITRO.—Je vous l'avais bien dit, hein! Ma défunte mère détenait le championnat de Batiscaut...

ANTHIME.—M'en vas te dire une chose, Pitro, Aglaé, dans son jeune temps pouvait tous vous battre. Y avait le grand Bois Brûlé de la petite côte, qui passait pour un champion, pourtant; eh, ben! crois-moi si tu veux, elle l'avait fait passer à travers une porte de frêne, le soir de la Sainte-Catherine. Bois Brûlé était si penaud qu'il est reparti oubliant de reprendre son casque...

PHILIAS.—Mais dites-moi, c'est-y aujourd'hui qu'elle arrive, vot' femme, Monsieur Trépanier!...

ANTHIME.—Dame, je l'espère. Je commence à être sérieusement tanné d'éplucher des patates. Reste garçon, va, mon Philias; vois-tu, on fait à sa guise, on n'a personne à plaire...

PHILIAS.—Vous ne chantiez pas comme ça, le jour de vos noces. Ne faites donc pas l'indépendant. Vous avez hâte de lui sauter au cou...

ANTHIME.—Je ne dis pas non: y a assez longtemps que je fais carême. Après tout, elle pensait bien faire en me conseillant d'aller en chantier, pour me faire la main avant de partir mon moulin. Pas bête, Aglaé; elle s'est dit: Anthime, qui est ennuyeux, va revenir guéri de son idée...

PITRO.—Elle va être désappointée puisque vous restez...

ANTHIME.—Moi, rester dans ce trou de misère! Manger du gros lard salé au salpêtre et des galettes de sarrazin tout l'hiver!...



Mine BEAUMONT (Mme Landreville)

PHILIAS.—Et du hareng pendant le carême, M. Trépanier.

ANTHIME.—Oui, oui, vous en mangez. Il paraît que vous ne pouvez plus ôter vos chemises; les arêtes vous sortent de la peau au printemps. Je veux que le diable me plante un arpent de carottes si vous me revoyez jamais à la Chute du Sourd!... Va chercher ta cruche, Pitro.

PITRO.—Elle est vide, M. Trépanier. (*Anthime fait un geste de dégoût.*)

PHILIAS.—Allons, faut pas se décourager. Chantez-nous quelque chose, Anthime, pour passer le temps.

ANTHIME.—C'est correct. Vous répondez?...

TOUS.—Oui, oui, chantez... (*Chanson: Dans les chantiers nous hivernerons.*) (*Cris dans a coulisse.*) Ohé, à la traveise, Ohé!...

## SCENE II.

LES MEMES, MONTFERRAND, JASMIN.

JOS.—Allons, vous autres, voyez qui appelle.

PITRO.—C'est Coq Trudel qui arrive de Buckingham. Y a une créature... C'est Madame Trépanier.

ANTHIME.—Ma femme!... (*Il s'élançe en avant.*)

JASMIN.—Nous aurons des nouvelles de Montréal, sans doute.

JOS.—Oui, mon ami. Ah! vous êtes chanceux, Anthime. Faut-il qu'elle vous aime!...

## SCENE III.

LES MEMES, puis un bateau monté par COQ TRUDEL, quelques voyageurs et AGLAE tenant son parapluie et un ba uchon.

ANTHIME.—Aglaé!...

AGLAE.—Mon Anthime!... (*ils s'embrassent.*)

ANTHIME.—Comment as-tu fait ton compte?...

AGLAE.—Dis-moi donc, hein! Ça prend une femme déçue. Bonjour M. Montferrand. (*A Jasmin.*) Bonjour, Monsieur. Tiens, c'est M. Jasmin, de Montréal? (*Elle donne des poignées de main.*)

JOS.—Vous ne venez pas nous enlever Anthime, Madame? Je n'ai jamais vu son pareil pour éplucher les patates.

ANTHIME.—Hum, hum. Oh! J'ai pas peur de faire une journée avec la hache. Tu verras, Aglaé, quand je serai à mon compte.

AGLAE.—Fini, le bûchage. Le moulin est brûlé...

ANTHIME.—Laisse-moi tranquille! Tu dis ça pour rire!

AGLAE.—Brûlé, je te dis...

ANTHIME (*s'écrasant sur un banc*).—Ruiné!

AGLAE.—Es-tu fou? J'avais fait assurer, et je viens de racheter notre terre avec nos assurances...

ANTHIME.—Embrasse-moi, Aglaé! T'es digne de porter les culottes. Je l'ai toujours dit, mes amis: pour les affaires, c'est une créature dépareillée, une tête forte. Moi, c'est l'estomac qui me conduit. Viens me conter tout ça dans le chantier.

AGLAE.—Dis plutôt le gosier, mais ça ne fait rien, je l'aime comme ça. (*ils entrent dans le chantier.*)

## SCENE IV.

LES MEMES, TRUDEL par la gauche, un sac sur l'épaule.

TRUDEL.—Bonjour, les camarades. Bonjour, M. Jos. Grande nouvelle. J'ai laissé M. Landreville qui remonte avec des créatures. J'ai pris les devants pour vous avertir.

JOS.—Landreville. Des créatures?... Vite, les enfants, dépêchez-vous de faire la toilette de la campe. Prévenez le "cook"... Où les as-tu laissés?...

TRUDEL.—A la grande anse...

JOS. (prenant le sac, il l'ouvre, prend les lettres et les journaux). Bon, voilà la *Mincève*, André (il la lui donne, et jette le sac à Trudel). Allez, vous autres, et dépêchez-vous. (Les voyageurs entrent dans le chantier. Jasmin lit le journal. Montferrand ouvre une lettre. Lisant). Mon cher Montferrand, je t'écris de Buckingham avant de partir. J'ai trouvé un acquéreur pour le bois en réserve au-dessus de la chute. C'est une affaire de trois mille piastres si on réussit à flotter les billots avant la fermeture de la navigation. Comme le temps est beau, Reine et quelques amis en profitent pour faire une visite au chantier. Tu verras par le journal, qu'il y a du nouveau à Montréal, depuis ton départ. A bientôt. Landreville.'... En voilà une surprise. C'est la première fois qu'on verra des créatures à la Chute du Sourd. Que dit le journal?...

JASMIN (lisant).—Le conseil de ville, à la recommandation de M. Landreville, l'échevin, vient de nommer M. Javillon: Chef de police...

JOS.—Tiens, le père Javillon! Les malfaiteurs n'ont qu'à se bien tenir...

JASMIN.—C'est le parfait policier. Je n'ai jamais rencontré son pareil. (Lisant). Mariage à Notre-Dame. M. Lucien Lebrun, commis, conduisait à l'autel Mlle Reine Landreville, fille de l'échevin Landreville.

JOS. (se frottant les mains).—La petite Reine est mariée! Ah! la sournoise! En voilà une idée originale! Faire un voyage de noces à la mode des voyageurs. Ah! c'est donc ça... (regardant Jasmin qui s'est levé et froisse le journal). Eh! ben! qu'est-ce qui te prend?...

JASMIN (lui donnant le journal).—Lisez...

JOS (lisant).—A la même messe, M. Rivard, le riche marchand bien connu et Mlle Bordier recevaient la bénédiction nuptiale. Ah! mon pauvre ami, tu n'es pas chanceux! (A part). Sacré mille serpents à sonnettes! Que le bon Dieu me pardonne la parole! Mais c'est dur à avaler, ça...

JASMIN (s'écrasant sur le banc, la tête entre les mains).—Mariée! mariée! Ma vie est brisée... Il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle... Je comprends tout, maintenant. En refusant d'unir sa vie à la mienne, il y a deux mois, ce n'était pas le noble désintéressement de la soeur d'un assassin qui ne veut pas échanger son nom flétri pour celui d'un honnête homme. C'était de l'argent. J'étais trop pauvre, vois-tu. Ah! je pleure, Montferrand, car dans cette odieuse trahison qui me frappe, il y a tant d'ingratitude, tant d'hypocrisie que je ne m'étonne plus de la scélérateuse du frère. C'était dans la famille... Pauvre fou! Tandis que je cherchais cette fortune léguée par son oncle, elle a réfléchi; la fortune passait à sa portée et elle n'a pas hésité. Il a suffi de deux mois d'absence pour cela. (Tirant un portefeuille, il fait le geste de le lancer dans la rivière). Ah! comme la vengeance me serait facile!

JOS (l'arrêtant).—Tu ne feras pas cela, Jasmin! Voyons, raisonnons froidement. (Il allume sa pipe). N'allons pas si vite. D'abord, es-tu certain qu'il ne s'agit pas d'une autre personne? Le journal ne dit pas Mlle Lucille Bordier... Sacré gué!... J'y pense. Si Lucille accompagne Reine dans son voyage, Trudel doit savoir ça... Holà! Trudel!...

## SCENE V.

TRUDEL (un morceau de pain à la main, sort de la cabane).—Voilà!...

JOS.—Allons, arrive ici, et dis-moi les noms de ceux qui accompagnent M. Landreville.

TRUDEL (la bouche pleine).—Dans la première chaloupe...

JOS.—Allons... Vas-tu dégonfler ces bajoues, espèce de marcassin!...

TRUDEL.—Excusez, M. Jos. Y a Mlle Landreville et son mari, puis une autre créature, une Française avec un autre monsieur qui avait un tuyau flambant neuf, puis le bourgeois, puis c'est tout.

JOS.—C'est bon, c'est bon!... Va-t-en. (Trudel retourne dans la cabane à droite).

JASMIN.—Tu vois?...

JOS. (à part).—Je veux que le diable m'apparaisse! Y a plus moyen de comprendre les femmes. Eh! bien, mon pauvre André, le vin est tiré! Venge-toi! c'est ton droit, mais venge-

toi comme un homme, en lui remettant toi-même la fortune qu'elle doit à ton courage; ça sera le remords de sa vie. Tor-fiche! le beau rôle est de ton côté!...

JASMIN (lui remettant le portefeuille).—Non, Montferrand. Notre rencontre ne peut qu'être pénible pour tous les deux. Au nom de notre longue amitié, rends-moi ce service. Explique-lui que l'argent a été accidentellement retrouvé dans cette cabane. Tu trouveras là le coffret. Les titres et les valeurs sont dans ce portefeuille; en tout cent mille piastres. Adieu! mon ami, toi qui m'as aidé et soutenu dans cette tâche. Je te remercie. Nous étions loin de nous douter que cela finirait ainsi...

JOS.—Ah! oui, par exemple, moi qui espérais être le compère d'un petit Jasmin. Que vas-tu faire?...

JASMIN.—Je l'ignore. Un plongeon dans les rapides serait ce qu'il y aurait de mieux pour moi...

JOS.—Veux-tu que je te dise, André?... Se tuer, c'est la plus grande bêtise que l'amour fait faire. Ecoute-moi. J'ai fait bien des folies dans mon temps. J'ai aimé, j'ai souffert; je me suis souvent battu pour la gloriole; j'ai été trahi par des amis; j'ai eu des déceptions qui ulcèrent le cœur, mais jamais l'idée atroce de me tuer n'est passée par la tête folle de Montferrand. Et tu le sais, je ne suis pas un lâche. Et puis, si tu sautes à l'eau, je serai obligé d'aller te chercher, ce qui ne m'accommoderait pas, car tu sais: l'eau est bien froide à cette heure. Je ferai ce que tu m'as demandé, mais ne bouge pas du chantier. Je te dirai tout, si tu me jures de ne rien faire d'ici là...

JASMIN (lui donnant la main).—Je te le promets. Mais pas un mot de moi, tu comprends?...

JOS.—Sois tranquille. (Jasmin sort à droite. Montferrand s'assied le dos tourné à la chute. Sinaï sort de la cabane, un fanal à la main, remonte jusqu'à la cabane près de la chute, et accroche le fanal. Le jour baisse).

JOS. (jetant son chapeau par terre).—Batêche! A force de berlander, ce pauvre André perd la partie. Ne me parlez pas des amours qui vont le train de la blanche. Y a toujours une tralée de trigaudeux autour d'une jolie fille; c'est connu...

## SCENE VI.

REINE par la gauche. Elle s'approche de Montferrand sans être aperçue et lui met la main sur les yeux.

REINE.—Devinez qui vous tient?

JOS.—Mademoiselle Landreville...

REINE.—Non, monsieur...

JOS.—Mademoiselle Bordier?...

REINE.—Non...

JOS.—Je suis bête! Madame Lebrun.

REINE.—A la bonne heure...

JOS. (l'embrasse).—Ah! la jolie petite femme. Lucien n'est pas là?... J'ai bien envie de redoubler...



PETITJEAN (Gaspard)

REINE.—Ah! monsieur Jos. Quel voyage de nocées! Nous étions partis pour Bytown et nous devions laisser papa à Buckingham! A force d'entendre vanter les beautés de la Lièvre, nous nous sommes décidés, Lucien et moi, de tenter le voyage... Oh! la Lièvre! Et ses portages, ses casse-cous et ses maringouins! Tenez, regardez! (*Elle montre sa figure.*)

JOS. (*riant*).—Des piqûres, ça? Ça m'a l'air des coups de dents. Ah! Reine! Il n'y a pas de voile assez épais pour empêcher ça durant la lune de miel...

REINE.—Oui, riez. Et votre rivière la Lièvre? Mais nous n'en avons pas vu un seul. Ah! messieurs les voyageurs! mais c'est gentil de mystifier les géographes comme ça.

JOS.—Ah! ça, il y a donc une véritable épidémie de mariages à Montréal, car Mlle Bordier...

REINE.—Lucille?...

JOS.—Eh! oui, à la même messe... Tu ries? C'est une surprise. Eh bien, je sais tout. Elle est ici avec son mari...

REINE (*riant*).—Son mari? Je vois ce que c'est. Vous aurez lu *La Minerve*, mais il ne s'agit pas de Lucille. C'est une autre demoiselle Bordier de Québec. Lucille vous le dira elle-même d'ailleurs, car elle n'est pas loin en arrière avec M. Javillon qui s'est chargé de faire des recherches.

JOS. (*surpris*).—Et Jasmin?...

REINE.—Disparu depuis deux mois. Pauvre Lucille! C'était bien assez de perdre sa fortune, mais perdre du même coup son amoureux!...

JOS.—En v'la-t-y une histoire... Bien vrai?...

REINE.—Ma grande conscience. Ah! ça, est-ce que vous auriez des idées pour Lucille?... (*Jos. se met à danser une gigue.*)

## SCENE VI.

LES MEMES, puis par la gauche, LANDREVILLE, LUCIEN, JAVILLON. *Ils s'arrêtent et battent des mains...*

TOUS.—Bravo!...

LANDREVILLE.—Eh! Montferrand, est-ce pour te donner de l'appétit? Je t'avertis que nous n'en avons pas besoin, nous: nous mourons de faim...

LUCIEN.—Au secours, Montferrand! N'oubliez pas les mariés...

JOS. (*donnant la main à la ronde*).—Bienvenue à la campe! Comment ça va, Antoine? Mes félicitations, Lucien. Ah! M. Javillon! C'est la première fois qu'un tuyau de castor à huit reflets aura été vu au bord de la Chute du Sourd...

JAVILLON (*ôtant son chapeau*).—Comme aux pyramides, alors! Quarante siècles te contemplant! Ah! Messieurs les voyageurs, quel pays pittoresque! Ah! je comprends maintenant votre attachement à cette vie de travail et d'aventures! (*Il va regarder la chute.*)

JOS.—Allons, entrez, mes amis, la table doit être prête. (*Javillon, Landreville et Lucien entrent dans la cabane. Jos. retient Reine par la main. Il remonte la scène et l'entraîne dans le fond, à gauche.*) Chut! C'est un secret! (*Regardant.*) Tiens, c'est Lucille qui s'en vient de ce côté?...

REINE.—Oui...

JOS. (*il l'entraîne à droite*).—Vois-tu ce bosquet de saules?... Il y a là un homme du nom de Jasmin... Va lui dire bien vite ces seules paroles: "Lucille Bordier n'est pas mariée..." Il te sautera au cou... Laisse-le faire. Il mérite des compensations.

REINE.—M. Jasmin ici? Il a retrouvé l'argent?...

JOS.—Chut! Vite, ma chère enfant. C'est un cas de mort ou de jaunisse. Vite, vite!... (*Il la pousse à droite.*)

## SCENE VII.

MONTFERRAND, puis LUCILLE et un VOYAGEUR portant un sac de voyage, un aviron sur l'épaule.

VOYAGEUR.—Par ici, Mamzelle, par ici! Voici la campe.

LUCILLE.—Oh! quel coup d'oeil! Et cela se nomme?

JOS. (*s'avancant, il salue*).—La Chute du Sourd...

LUCILLE.—Oh! M. Montferrand, que je suis heureuse de vous revoir!...

JOS.—Et moi donc! Mon Dieu! Mlle Bordier, il était écrit que de loin ou de près je serais mêlé à vos affaires. Malgré tout, avec ces grands bras et la force que le bon Dieu m'a donnés, il y a cependant des choses...

LUCILLE.—Vous ne dites rien de votre grand coeur, Monsieur Montferrand, mais on le sent battre sous l'étreinte de votre main secourable. Ah! vous seriez incapable d'oublier un serment ou d'abandonner un ami!... (*Elle s'assied sur le banc, Montferrand reste debout près d'elle.*)

JOS.—Ainsi, André n'a pas reparu? L'insensé...

LUCILLE (*triste*).—Pas une ligne, pas un mot depuis deux mois. Oh! c'est pis que l'abandon, c'est du dédain!... Et pourtant, le lendemain de cette scène terrible au château, il m'avait généreusement offert son nom...

JOS.—Que vous avez refusé...

LUCILLE.—N'était-ce pas mon devoir, moi, la soeur de l'assassin que la Justice réclame? Songez donc, quelle honte pour lui! Quel désespoir pour moi si, au milieu de notre bonheur, on était venu me crier: "Le meurtrier de Bordier est arrêté!..." L'échafaud... Le glas des suppliciés se mêlant au joyeux carillon de notre mariage... Ah!...

JOS.—Vous avez raison, mon enfant...

LUCILLE.—Il ne saura jamais ce qu'il m'en a coûté de retarder d'un seul jour l'accomplissement de ce beau rêve hélas! si tôt fini!...

JOS.—Alors, vous n'avez aucune idée où est André?... Mais s'il était perdu au loin sur les bords de la Lièvre, à la recherche du trésor de l'oncle Bordier! Dame! vous savez, les postillons sont rares à la Chute du Sourd...

LUCILLE.—Que dites-vous? André ici! Vous l'avez vu? Oh! vous me cachez quelque chose... Parlez, mon ami, dites-moi. (*Montferrand regardant à gauche, Jasmin paraît.*)

## SCENE VIII.

JOS.—Non, non, je ne sais rien. (*Il fait signe à Jasmin qui s'approche inaperçu de Lucille. Montferrand lui remet le portefeuille, et Jasmin vient se pencher au-dessus de Lucille.*)

LUCILLE.—C'est fini!... Et pourtant, il m'aimait!...

JASMIN.—Oui, et il t'aime toujours!...

LUCILLE.—André!... (*elle se lève et tombe dans ses bras.*)

JASMIN.—Ah! Lucille, je suis bien coupable, car j'ai douté de ta constance. j'étais ici, il y a quelques instants, désespéré, après avoir lu cette trompeuse annonce dans le journal, regrettant presque mes serments et la promesse que je m'étais jurée de retrouver ton héritage. Mais tiens, regarde! Au sommet de cette chute...

LUCILLE.—"La cabane... cinq mètres.. au pied de l'orme brûlé", disait le testament. Oui, oui, je reconnais bien, les indications étaient précises... (*Les billots commencent à descendre la chute.*) Ces paroles sont restées gravées dans ma mémoire...

JASMIN.—Oui, aidé de Montferrand, l'héritage a été retrouvé. (*Il lui présente le portefeuille.*) Tiens, regarde!...

LUCILLE.—C'est donc vrai? Et tu avais pu croire un instant que je t'oublierais!...



VILLERAIE (Sinaï)

## SCENE IX.

LES MEMES, SINAI, puis MONTFERRAND.

— SINAI (*sort de la cabane et regarde la chute*).—Holà! Montferrand!...

JOS. (*paraît*).—Eh! bien, que veux-tu?...

— SINAI.—Regardez donc, M. Jos., le "boom" est cassé et les billots descendent.

JOS. (*regarde la chute. Gaspard et McCallum paraissent sur la montagne*).—Ah! malheur! les chaîneurs ont coupé les amarres! Vite, les enfants, courez au bas de la chute.

## SCENE X.

Les VOYAGEURS sortent en courant par la gauche. JAVILLON, ANTHIME, AGLAE, LANDREVILLE et LUCIEN sortent du camp.

JAVILLON (*courant regarder*).—Saprelotte! Quel beau spectacle!...

LANDREVILLE.—Ah! vous trouvez?... Eh! bien, ça ne m'amuse pas, moi. C'est un spectacle qui va me coûter trois mille piastres.

JOS.—Que personne ne me suive. Je monte rattacher le "boom". Tonnerre! j'y arriverai ou vous verrez Montferrand suivre les billots dans la chute. (*Jos. gravit la côte et*

*atteint la cabane. McCallum se dérobe. Gaspard fait feu. Jos. a atteint le sommet. Il lutte avec Gaspard et disparaît pendant un instant derrière la cabane, reparait aussitôt, et pousse Gaspard dans la chute. Les billots cessent de descendre. Montferrand, les habits en désordre, redescend.*

LANDREVILLE (*courant à Jos.*).—Tu es blessé!...

JOS.—La balle a frappé la médaille de mon scapulaire. Ce n'est rien. Ma petite difficulté avec les chaîneurs de Buckingham est réglée.

TOUS.—Bravo, Montferrand.

JOS. (*il entraîne Jasmin de côté*).—Chut! pas un mot à la petite. Ne cherchez plus Gaspard. (*Montrant la chute*). La Chute du Sourd ne rend jamais ses victimes. Gaspard est mort...

REINE.—Ah! Lucille, quelle joie! (*elle l'embrasse*).

JOS.—Et l'on prétend que les voyageurs s'ennuient dans les chantiers! N'en croyez rien. Nous avons retrouvé une fortune, fait un sauvetage, des fiançailles, et nous avons une noce. Allons souper gaiement. Vous verrez que nous aurons des violons...

ANTHIME.—Comme on retourne chez nous, je pourrais peut-être vous envoyer l'orchestre de l'Île Bizard: deux concertinas et une bombarde...

AGLAE.—Viens-t'en, Anthime. Dis bonsoir à la compagnie...

CHANSON DU III<sup>e</sup> ACTE

## I

Dans le village de Buckingham  
Il y a zune auberge,  
Où la veuve de Jim Callahan  
Verse à boire et héberge.  
Elle a de jolis aceroche-coeurs  
Pour plaire aux voyageurs.  
Personne peut traiter sans argent  
Excepté Montferrand.

## II

Jos. Montferrand est trop discret  
Pour jaser sur les créatures,  
C'est par l'entremise de Pit Gervais  
Que j'ai appris l'aventure.  
Un jour que Jos. étant cassé,  
Ne pouvait pas payer,  
Il colla son billet au plafond  
Qu'il signa de son talon.

## III

Depuis ce jour les lurons  
Qui montent sur la Lièvre,  
Vont à l'auberge boire un cruchon  
Pour se préserver de la fièvre;  
Et si les cageux font du train,  
La veuve lève sa petite main.  
Ils deviennent doux comme des moutons,  
En regardant le talon.

## IV

Si vous allez à Buckingham,  
Vous verrez si je vous blague.  
Tout va bien chez la Callahan,  
Elle est riche et porte des bagues.  
Je ne veux pas faire des cancons,  
Sur le compte de Montferrand.  
Paraît que Jos. charge commission  
Pour l'usage de son talon.

BRITISH MUSE  
LONDON

